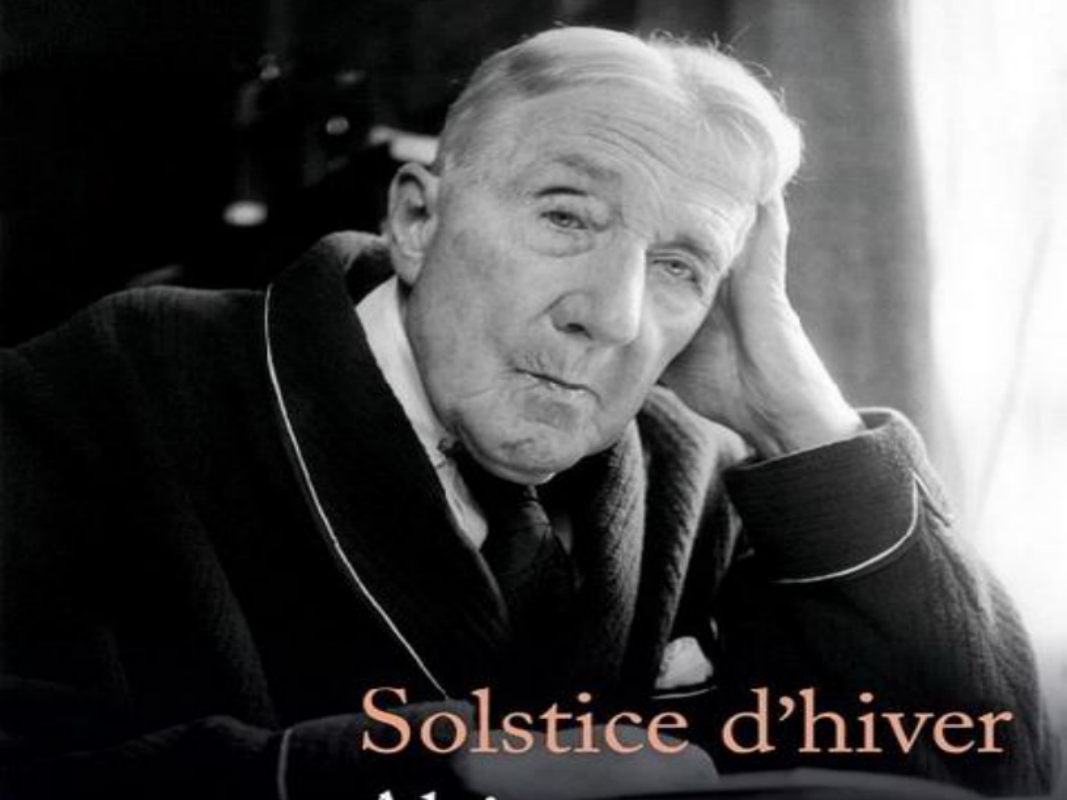


**Solstice d'hiver.
Alain, les Juifs,
Hitler et
l'Occupation**

Onfray, Michel

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Solstice d'hiver

Alain,
les Juifs, Hitler et
l'Occupation

MICHEL

ONFRAY

L'Éditions de
Observatoire

Michel Onfray

Solstice d'hiver

Alain, les Juifs,
Hitler et l'Occupation

L'Observatoire

Du même auteur
aux Éditions de l'Observatoire

À paraître : *Zéro de conduite*, 2018.

La Cour des miracles. Carnets de campagne, 2017.

Décoloniser les provinces. Contribution aux présidentielles, 2017.

ISBN : 979-10-329-0365-0

Dépôt légal : 2018, février

© Éditions de l'Observatoire / Humensis, 2018
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

*« Les convictions sont des ennemis de la vérité plus dangereux
que les mensonges. »*

Nietzsche,
Le Crépuscule des idoles

« Je compte bien que ce Journal sera lu quelque jour et l'on verra bien que j'y ai mis mes pensées les plus assurées¹. »

Alain, Journal, 4 mai 1938.

INTRODUCTION

« Écrire mon journal, est-ce raisonnable ? »

21 décembre 1937

Plus d'un demi-siècle après le point final posé sur son dernier cahier, voici venu le temps de lire le *Journal*¹ tenu par Alain entre 1936 et 1950. Le philosophe s'en remettra-t-il ? Car, concernant la Deuxième Guerre mondiale en général, et, en particulier, les Juifs, Vichy, Pétain, Hitler ou *Mein Kampf*, ce gros volume contient des informations qui vont, me semble-t-il, définitivement ruiner la réputation du philosophe. À Mortagne, sa ville natale dans l'Orne, mais pas seulement, on va pincer du bec... Au lycée Alain d'Alençon également...

Car, jusqu'ici, Alain, c'est le bon sens paysan relié cuir dans la Pléiade, le bon auteur pour un sujet de bac, c'est le natif du Perche plus soucieux des leçons données par le maréchal-ferrant de son village, la brume du matin sur les forêts normandes, le passage d'un attelage de bœufs, que par la *Métaphysique* d'Aristote ou les *Ennéades* de Plotin.

Alain, c'est aussi le professeur de khâgne à Henri-IV qui subjuguait ses élèves, dont Simone Weil, Raymond Aron, Julien Gracq, André Maurois, Mikel Dufrenne ou Georges Canguilhem, excusez du peu. Il y eut des *alinistes*, on l'a oublié, et ils pesaient dans le débat intellectuel d'avant la Première Guerre mondiale.

C'est aussi l'antimilitariste qui, dans *Mars ou la Guerre jugée*, suivis par *Échec de la force* et *Convulsions de la force*, a mis toute son intelligence et tout son esprit à fustiger la guerre, toute guerre, toutes

les guerres, les passées, les présentes et les futures. Ses *Souvenirs de guerre*, publiés en 1937, racontent son trajet d'engagé volontaire, alors que son âge et son statut de professeur le dispensaient de combattre, et son refus de monter en grade en estimant que brigadier suffisait bien.

Alain, c'est également l'homme qui, dans ses *Propos de politique*, son *Citoyen contre les pouvoirs* ou ses *Éléments d'une doctrine radicale*, apparaît comme un radical-socialiste qui fustige les puissants et les notables, les bourgeois et les militaires, les « sorbonagres » et les petits marquis, les académiciens et les universitaires, et qui, en guise de première leçon politique, invitait à « tirer la barbe à toute majesté ».

Si l'on veut, ajoutons qu'Alain, c'est enfin le philosophe qui pensait dans les journaux et qui, en inventant la forme et la formule des *Propos*, hissait le fait divers à la hauteur de la métaphysique comme il disait – quand tant d'autres agissent à l'inverse... Dans *La Dépêche de Lorient*, puis dans *La Dépêche de Rouen et de Normandie*, on s'honorait alors d'accueillir un philosophe qui pensait l'actualité en homme libre.

Jusqu'ici, donc, Alain c'était ça : un fils de vétérinaire fier de ses racines percheronnes, un professeur exceptionnel qui marquait ses élèves, un auteur fournissant des pages comme il faut pour l'épreuve du commentaire de texte les jours de baccalauréat, le pacifiste qui fait la guerre sans l'aimer afin de pouvoir la critiquer sans passer pour un planqué, le radical-socialiste qui croit à l'efficacité politique des banquets républicains et du scrutin d'arrondissement, le philosophe dont l'œuvre se trouve publiée en papier bible, reliée en cuir, avec son nom doré à l'or fin, dans la prestigieuse collection de Gallimard. Alain, c'était une institution. Avec ce *Journal*, il risque de devenir un pestiféré...

*

Ce texte longtemps caché à la vue du public contient en effet assez d'informations pour ruiner sa réputation. En lisant ce fort volume, on découvre un autre Alain. Car nombre de pages ne semblent pas écrites par lui, mais, plus étranges, elles paraissent même rédigées par l'un de ses adversaires ! Comme si le *Journal* révélait chez le même homme un Docteur Jekyll et un Mister Hyde.

En effet, comment pourrait-on imaginer sous la plume de cet

homme des propos antisémites, des éloges de Hitler, des lectures enthousiastes de *Mein Kampf*, des mises en garde contre de Gaulle qu'Alain ne voudrait pas voir triompher, des relativisations de l'Occupation, jusqu'à en contester le nom même ?

Il y a presque pire dans ce *Journal* : ce qui ne s'y trouve pas ! D'abord un certain nombre de faits – et j'y viendrai au fur et à mesure. Mais aussi, et surtout : pas un seul moment d'autocritique qui permettrait au philosophe, en regard du tort que lui donne l'histoire après une, deux ou trois années de recul, d'avouer qu'il s'est trompé. Pire, il existe ça et là des moments où, nonobstant ses erreurs, il affirme ne s'être pas trompé...

Comment expliquer cela sans tomber dans la morale moralisatrice, la moraline, la condamnation si prompte en nos temps qui coupe la tête de qui n'a pas bien pensé, tout en étant assis bien au chaud, près d'une cheminée où l'on condamne des propos de 1939 comme s'ils avaient été tenus par une personne sachant ce que 1945 nous apprendra ?

Soyons spinozistes, c'est le moins qu'on puisse demander avec cet auteur d'un formidable *Spinoza* qui ouvre avec ce livre les portes d'une pensée si complexe, en proposant une analyse qui invite ni à rire ni à pleurer mais à comprendre.

Il n'est pas question de rire comme ceux qui, plus alinistes qu'Alain, veulent que cet Alain soit sénile et qu'on ne saurait retenir ces propos comme dignes de ce nom, ou dignes de son nom. Pour cette engeance², le *Journal* serait un document de vieillard ayant perdu ses esprits. Passons donc par pertes et profits ces huit cents pages, disent-ils, et allons à l'essentiel : l'œuvre publiée et dûment signée de son nom.

Certes, la lecture du *Journal* montre un Alain diminué physiquement, se déplaçant en petite voiture, souffrant terriblement des jambes, des poignets, des mains, des bras, au point parfois de ne pas même pouvoir écrire, mais très en forme intellectuellement. Sa lecture de Hegel, tout ce qu'il écrit de la *Phénoménologie de l'esprit*, son commentaire des *Principes de la philosophie du droit*, ce qu'il dit en passant de la *Science de la logique*, tout cela témoigne en faveur d'un Alain impotent, mais intellectuellement vif. Invoquer la chaise roulante de l'arthritique pour excuser les productions du cerveau est une parade bien pitoyable...

S'il fallait s'en persuader, il suffirait de renvoyer aux lectures qu'il fait à cette époque et aux livres qui s'en suivront : je songe plus particulièrement à Stendhal ou à Dickens. Mais il lit aussi bien Balzac que George Sand, la monumentale *Histoire socialiste de la Révolution française* de Jaurès que celle de Thiers, une œuvre non moins monumentale, la poésie de Mallarmé qu'il commente avec sagacité, mais aussi Saint-Simon et tant d'autres livres. Nombre de plumitifs rêveraient d'une pareille sénilité...

Il n'est pas question non plus de pleurer avec ceux qui ne verront plus que cela et qui, à cause de ce *Journal*, en viendront à mépriser l'œuvre complète et à envoyer au bûcher la longue série des *Propos* qui constituent une œuvre jusqu'alors inexplorée tant les volumes thématiques, en croyant bien faire, ont empêché qu'on apprécie vraiment ce travail philosophique de titan.

*

Ni rire ni pleurer, ai-je écrit, mais comprendre. Comment, justement, peut-on comprendre qu'un pareil homme, averti de la nature humaine comme il l'était, ait pu tenir des propos aussi indéfendables ? Alain antisémite ? Alain trouvant des qualités à Hitler ? Alain lisant avec profit *Mein Kampf* ? Alain estimant qu'il ne faudrait pas que de Gaulle gagne son pari de la Résistance ? Comment tout cela a-t-il pu être possible ?

J'é mets une hypothèse, elle vaut ce qu'elle vaut, mais elle a le mérite d'essayer de comprendre comment Hyde et Jekyll peuvent cohabiter dans un même corps, une même âme, une même sensibilité, une même intelligence. Qui plus est quand il s'agit du grand corps d'Alain.

Émile Chartier a connu le feu et la mitraille sur le front en 1914-1918. Lisons ses *Souvenirs de guerre* : il a senti les odeurs de la guerre, l'incendie et la pourriture, il a connu les poux et la vermine, il a vu arriver sur lui les gaz verdâtres et tomber sur sa capote la terre envoyée en l'air par les obus, il a subi les tirs d'artillerie effectués en dépit du bon sens et vécu auprès de tas de chevaux morts, il a craint la mort dans la boue avec les rats, il raconte que le seul souffle des bombes tue les nourrissons, il en a vu les absurdités, il a été blessé, il a lu Descartes et Stendhal sous la mitraille. Pour Alain, la guerre n'est pas une idée, un concept, c'est une réalité et, si je puis me permettre

un pléonasme – notre époque nous y oblige –, une réalité on ne peut plus concrète.

Rappelons que cette guerre dont il fut a causé la mort de plus de dix-huit millions de soldats – *dix-huit millions*, se rend-on compte de ce que cela signifie ? Un terrible et formidable ouvrage de Jean-Michel Steg intitulé *Le Jour le plus meurtrier de l'histoire de France* nous apprend que, pour le seul 22 août 1914, 27 000 Français ont été tués – « c'est quatre fois plus qu'à Waterloo, autant que durant les huit années de la guerre d'Algérie », écrit cet historien...

Alain a fait partie de ces anciens combattants de 1914-1918 qui, en rentrant, se sont dit et ont dit : « Plus jamais ça », et qui ont souhaité vivre le restant de leurs jours à la hauteur de cette exigence éthique qui leur était venue du spectacle apocalyptique des champs de bataille.

Certes, on n'imagine pas qu'un certain Adolf Hitler soit lui aussi rentré de cette guerre, perdue pour lui, avec la rage au ventre et l'envie d'en découdre coûte que coûte. Le petit caporal ne se dit pas « plus jamais ça » mais « nous aurons notre revanche ». Il faut dire que la France humiliait l'Allemagne après qu'elle eut perdu la guerre. La France souhaitait en effet que l'Allemagne perde également toute dignité avec un traité de Versailles formulé de façon à ce que les vaincus ne puissent jamais honorer leurs dettes. Or, on n'humilie jamais impunément. Hitler fut l'homme qui proposa à tout un peuple d'en finir avec cette humiliation.

Alain pense la guerre avec au ventre et à la tête une inexpugnable volonté de paix alors que, de l'autre côté du Rhin, Hitler la pense avec au ventre et à la tête une inflexible volonté de revanche. La paix qui est une affaire d'intelligence dispose toujours de moins de chance que la guerre qui table sur la haine.

Quand Hitler arrive au pouvoir en 1933, il est moins l'homme qu'il sera en 1942, avec la conférence de Wannsee qui décide de la Solution finale, ou celui de 1945, à la libération des camps de la mort, que le petit caporal qui promet du sang et des larmes pour réaliser un III^e Reich national et... socialiste. On a tendance à oublier que le national-socialisme est aussi un socialisme !

Cette contextualisation n'a pas pour but de réhabiliter Hitler ni même de l'excuser, bien évidemment, mais de le placer dans un temps et de le faire bouger avec ce temps pour le penser de façon adéquate.

Afin d'éviter l'anachronisme, il faut donc se dispenser de juger le Hitler du 18 juillet 1925, date de la publication de *Mein Kampf*, avec ce que l'on sait du Hitler calciné dans les ruines de Berlin le 30 avril 1945.

Voilà pourquoi il faut lire le *Journal* d'Alain en précisant les dates. Ce qu'il peut écrire en ouvrant ce journal, en 1937, et ce qu'il écrira en le fermant, en 1950, est à lire en regard de ce que l'on savait et de ce qui avait lieu sur le moment.

Ainsi, pour prendre un exemple, Munich est à penser en faisant abstraction de l'après-Munich. Pas question de pratiquer l'uchronie en disant *s'il n'y avait pas eu Munich, la face du monde en eût-elle été changée ?* Il faut tâcher de penser l'événement dans sa temporalité. Le *Journal* doit être lu ainsi. C'est la seule façon de penser en historien des idées et non en moraliste de la pensée.

1. Émile Chartier dit Alain, *Journal inédit*, Éditions des Équateurs, 2018.

2. Quand il écrit dans la NRF de Drieu la Rochelle par exemple, Alain se trouverait « en plein désarroi personnel, dans le déclin des facultés physiques qui l'abandonnent », plus loin il est question de « l'insouciance d'un vieillard » écrit Thierry Leterre dans *Alain. Le premier intellectuel*, *op. cit.*, page 474. « Certains visiteurs se demandent s'il n'est pas gâteux », écrit-il aussi page 490. Pour *excuser*, c'est le mot employé page 478 (« deux passages peu reluisants en effet et qui appartiennent aux quelques-uns qu'on doit excuser chez Alain »), des passages antisémites d'Alain, le même auteur convoque une fois encore « l'affaiblissement de la maladie ». Or, il n'y a pas eu que deux passages, on va le voir...

« Je voudrais bien,
pour ma part [*sic*] être débarrassé
de l'antisémitisme,
mais je n'y arrive point »

28 janvier 1938

Commençons donc par le commencement ! Tout débute avec *la question juive* – pour le dire en une expression qui renvoie à Marx et qu'utilise Alain. Nous sommes le 20 janvier 1938. Alors qu'il écrit sur Léon Brunschvicg, normalien auquel il succède à Rouen, membre fondateur de la Société française de philosophie et de la Revue de métaphysique et de morale, professeur à la Sorbonne, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, un apparatchik de la philosophie donc, Alain dit : « Brunschvicg excelle à réfléchir sur ses propres préjugés. Ces hommes-là [*sic*] sont très faciles à conduire ; on leur donne des préjugés et on les laisse fermenter. Brunschvicg était pour Einstein. Pourquoi ? Par préjugé de race, et enfin parce que personne n'osait dire sa pensée. » Une fois traduit, voici ce que cela donne : les Juifs sont des êtres de préjugés, Brunschvicg est un Juif, c'est donc un homme de préjugé, voilà pourquoi il prend parti en faveur d'Einstein – parce qu'il est juif lui aussi. Solidarité de race... Ce qui veut dire que la théorie de la relativité n'a pas à être examinée d'un point de vue épistémologique (est-elle vraie ou fausse ?) mais d'un point de vue racial (est-elle aryenne ou juive ?)¹.

Alain ne souscrira jamais à la théorie de la relativité. Dans un *Propos* daté de 1922, il affirme : « Algébriquement tout est correct ;

humainement tout est puéril. Il n'a fallu qu'un jeu de miroirs pour qu'Einstein remplace soudain toutes nos idées par quelques formules qui n'ont point de sens. L'espace courbe et le temps local font carnaval. » Dans *Souvenirs sans égards*, il parlera de la « tyrannie d'Einstein ». Où l'on voit que la science y fut pour peu de choses...

Le 28 janvier 1938, ce sont des considérations sur la façon qu'à Rembrandt de peindre des Juifs qui sont pour lui l'occasion de nouvelles prises de position antisémites. Ceci par exemple : « Je voudrais bien, pour ma part être débarrassé de l'antisémitisme, mais je n'y arrive point, ainsi je me trouve avec des amis que je n'aime guère, par exemple Léon Blum. Je devrais oublier les remarques faciles. En réalité quand je lis avec indignation le mauvais style de Bergson, je n'oublie pas qu'il est juif, et en cela je me sens injuste. Il me semble qu'il faut être juif pour écrire aussi mal, et pour se présenter en même temps comme un bon écrivain. C'est peut-être qu'un Juif imite simplement le style ordinaire, je veux dire le style Boutroux, Jules Lachelier, etc., et arrive à faire aussi bien que ces messieurs ; il a la simplicité d'en être fier » (35).

Ces jugements sont sidérants² ! Certes, par l'antisémitisme qui s'affiche sans ambages, avec une haine *a priori*, mais également par la fausseté de toutes ces allégations. Car Bergson est un admirable styliste, clair et simple, fluide et limpide, d'une extrême lisibilité, en même temps que d'une grande précision. Il est le dernier représentant de la ligne claire de la philosophie française avant que Sartre ne l'abîme en laissant croire qu'on est d'autant plus philosophe qu'on donne l'impression d'être traduit de l'allemand.

Ajoutons à cela qu'en revanche, le style d'Alain est lourd et empesé, pas toujours précis, parfois nébuleux. Sans parler d'une approximation dans la ponctuation. Par exemple, son « Je voudrais bien, pour ma part être débarrassé de l'antisémitisme » exige une virgule après « pour ma part »...

Précisons que Brunschvicg a obtenu un poste en Sorbonne qu'Alain convoitait, que Bergson entre au Collège de France en 1900 et qu'Alain, qui fanfaronne contre les institutions et les *sorbonagres* comme il dit en reprenant le mot de Rabelais, avait bel et bien convoité l'un et l'autre poste... Le fait que deux Juifs aient obtenu ce qu'il n'a pas eu peut entrer en ligne de compte pour expliquer un peu de cette passion mauvaise qu'est l'antisémitisme.

Plus tard, le 16 juin 1938 pour être précis, Alain commente ses ajouts aux *Propos sur la religion*. Parlant du judéo-christianisme, il écrit : « Notre religion nous vient des Bédouins qui sont des êtres sans délicatesse, frottés de sable et accoutumés à leurs tentes en peau de mouton. [...] Cette invasion de l'Occident par la pouillierie orientale a de quoi étonner. L'antisémitisme en est l'effet détourné ; car il est vrai que le Juif ne s'intéresse qu'aux choses de l'esprit. Nous autres nous nous intéressons également à tout ; voilà le crime. Nous faisons de l'esprit parure et amusement. Aussi n'est-ce pas notre peuple que Hegel a baptisé le « peuple de l'esprit ». N'empêche que ce peuple de l'Esprit nous perdra par le sérieux. Enfin qui eût dit que Léon Blum prendrait au sérieux le peuple ouvrier ? Ce sont toujours les Prophètes d'Israël qui nous gâtent la vie par une fureur de blâmer » (86).

Plus loin, Alain assimile les Juifs au profit ; puis il écrit : « C'est l'affaire de la structure paysanne de neutraliser le profit peut-être. Certainement il ne fait pas faire de phrases. Or observez les Juifs. Ils ne font que cela, soit en psaumes, soit en musique. Réellement il y a une immense quantité de musique, qui sera oubliée quand les exécutants juifs auront cessé de se gratter en public. La vraie musique est bien au-dessus de ces chatouilles » (86). On a peine à lire ces lignes écrites par celui qui fut aussi l'auteur en 1920 du *Système des Beaux-Arts*.

Sa « structure paysanne » est l'arlésienne de ce *Journal*. Alain attaque le capitalisme, la banque, la bourse, le profit, les machines, la spéculation, l'usure, la lettre de change et désigne le Juif derrière ce monde moderne (211) ; il lui oppose un bon sens paysan qui mettrait par terre la totalité du monde contemporain. Mais on ne saura jamais très précisément en quoi consiste cette structure paysanne révolutionnaire...

Alain met en perspective les Juifs et la guerre. Parlant des romans de Walter Scott, il ébauche une théorie du papier monnaie qui débouche sur la guerre ! Selon lui, l'écrivain écossais « a dépeint le crédit des Juifs et la substitution du papier à l'or. Une fois le billet inventé, tout se suit, l'action, le prêt à intérêt, l'escompte, le chèque, etc., enfin tout notre monde moderne » (211).

Où est le meilleur placement ? Dans les armes. Et à quoi servent les armes ? À faire la guerre. Dès lors, il y a une autoroute politique entre l'invention du billet par les Juifs et le fait que les guerres se

trouvent un jour déclenchées par eux pour nourrir le système qu'ils ont contribué à mettre en place.

Si l'on en finit avec ce capitalisme, écrit naïvement Alain, alors on en finira avec la guerre. Pour ce faire, il suffit de supprimer ce système « par l'abolition de l'usure, ou, ce qui est le même, par la fermeture de la Bourse » (212). Fin du syndicalisme car il n'y a plus de raison de baisser les salaires, d'augmenter les rendements ; développement de l'artisanat qui interdit le pouvoir des actionnaires. Voilà qui est simple... C'est le mystère de la « structure paysanne » !

Concernant l'antisémitisme, Alain avoue qu'il l'était dès l'École normale supérieure et qu'il lui arrivait de traiter tel ou tel de « sale Juif ! ». Mais il finasse en expliquant que son antisémitisme ne saurait être vulgaire, trivial... Il écrit : « J'étais dès l'École un peu trop [sic] antisémite, arrêté seulement par mon horreur naturelle des antisémites, entendez les gros propriétaires de province comme ceux de Château-Gontier où je fus précepteur en 1891 » (140). L'agrégé de philosophie ne veut pas être confondu avec les paysans de la Mayenne !

En quoi son antisémitisme serait-il plus légitime ou plus honorable que celui de son voisin ? Le 13 décembre 1938, il parle des « problèmes actuels » en les détaillant : « Paix, problème juif, démocratie réelle, etc. » (175). *Quid* du problème juif ? Où, quand et comment y a-t-il un problème juif, sinon pour les antisémites ?

Alain inscrit son propos dans une réflexion de type hégélien. Il estime que les aventures de l'Esprit qui s'incarne donnent le fin mot de l'histoire. Il existe un Esprit universel dont nous sommes les ministres : il s'agit de Dieu. Alain consent à cette vision des choses. Il n'a jamais été un philosophe sans Dieu. Selon les lois de la dialectique, la contradiction apportera un dépassement et ouvrira une nouvelle voie.

Ainsi, puisqu'il existe une « question juive » (177), il existe également une solution à ce problème. Quelle est-elle ? C'est simple : il s'agit du catholicisme...

Où l'on découvre que, contrairement au propriétaire terrien mayennais, Alain, lui, parce qu'il maîtrise les concepts de *La Phénoménologie de l'esprit*, notamment celui d'*Aufhebung* (177) – conserver et dépasser en même temps – pourrait se démarquer d'un antisémite qu'il estimerait vulgaire. Il n'empêche, Hegel ou non, tout antisémitisme est indéfendable. Il n'en est aucun qui puisse être

philosophique et ontologique, métaphysique ou hégélien, donc supérieur à l'antisémitisme du notaire de province. La haine du Juif parce qu'il est juif est pure haine – il n'y a rien au-delà de cette évidence.

Voilà donc pour l'antisémitisme. Alain l'est, il le dit lui-même. Il l'était à l'École normale quand il venait de passer vingt ans en 1899 ; il l'est encore plus de quarante ans après car il écrit le 23 juillet 1940 : « Il est remarquable que la guerre revient à une guerre juive c'est-à-dire à une guerre qui aura des milliards et aussi des Judas Maccabées » (364). La guerre est donc la création des Juifs³, le produit des Juifs avec leur usure, leur banque, leur bourse, leur spéculation, leur papier-monnaie, leur or et leurs marchands d'armes. Hitler n'y est donc pour rien...

1. « Alain n'est pas antisémite, même s'il a joué [sic] avec des considérations antisémites qui ne valaient pas les quelques pages, même privées, qu'il lui a consacrées », Leterre, *op. cit.*, page 484.

2. Dans le *Bulletin de l'Association des Amis d'Alain* daté de décembre 2000, n° 90, Georges Pascal signe un texte intitulé « De quelques malentendus concernant Alain et la dernière guerre ». Concernant cette phrase, il écrit : « Il est bien évident que ce qu'il appelle ici antisémitisme est tout à fait autre chose que "la doctrine ou attitude systématique de ceux qui sont hostiles aux Juifs et proposent contre eux des mesures discriminatoires" (définition du mot antisémitisme dans le *Grand Dictionnaire Larousse*) ». L'auteur commente également une autre citation antisémite d'Alain qui confesse avoir traité de « sale Juif ! » tel ou tel camarade normalien, en expliquant qu'un homme qui a des amis juifs ne saurait être antisémite ! La rhétorique est connue. Georges Pascal concède « une sorte d'antipathie instinctive à l'égard des juifs » (14)... mais qui n'aurait rien à voir avec l'antisémitisme !

3. On admirera la sophistication de Thierry Leterre, *op. cit.*, page 477, pour qui Alain ne saurait être antisémite puisque, ce qui définit l'antisémite, c'est *qu'il met en relation les Juifs et la défaite* et qu'Alain ne pense pas cela puisque, en effet, les Juifs ne sont pour lui que la cause de la guerre ! Autre grand classique de l'antisémitisme...

« Pour moi, j'espère que l'Allemand
vaincra ;
car il ne faut pas que le genre de Gaulle
l'emporte chez nous »

23 juillet 1940

Alain lit *Mein Kampf* et il trouve nombre de vertus à ce livre... Le 22 juillet 1940, il écrit ceci : « Je lis *Mon combat* avec la plus stricte attention. Sur ce sujet je ne veux rien écrire d'incomplet. Aussi je laisserai la question juive qu'il traite dès le commencement avec une éloquence extraordinaire et une remarquable sincérité » (362)¹.

Alain lit donc *Mon combat*. Qu'y trouve-t-il, outre l'« éloquence extraordinaire » et la « remarquable sincérité » de Hitler sur la question juive ? Une pensée architectonique, si je puis dire. Hitler n'a pas été peintre mais dessinateur et surtout architecte : « Il choisit ce métier avec tant de clairvoyance que je devine comment son esprit s'est formé. Par l'architecture, c'est-à-dire par l'art où il n'y a point de semblant ; par l'art qui fait tenir pierre sur pierre d'après une expérience très connue et en vue de fins très claires. Je crois que c'est ainsi que pensa ce penseur extraordinaire [sic] ; il fit des châteaux, des tours et des ponts, raisonnant toujours sur le poids, la poussée et la résistance de la matière. Il forma ses idées d'après les expériences les plus simples de l'équilibre social, il ne cessa de construire et d'essayer la solidité de ses constructions ; c'est une pensée physique c'est-à-dire fondée sur l'expérience, mais, entendez bien, sur l'action. Tout ce qu'il pense a été essayé par lui avec un sérieux admirable [sic] et la

conscience d'un homme qui assure chacun de ses pas de façon à ne point tomber. Aucune instruction abstraite ne le détourne de cette expérience. D'après ce départ, je comprends qu'il devait dominer le problème militaire, qui est un problème de construction. » Et plus loin : « Et voilà comment pense un Hitler ; il est bâti pour faire la leçon aux généraux. Il est le contraire d'un polytechnicien ; car jamais il ne remonte à un principe abstrait ; toujours il applique force sur force. Il pense directement l'expérience et cette méthode si simple devient rare par le développement de l'esprit calculateur (déductif). Et voilà cet esprit moderne, cet *esprit invincible*. Je m'en tiens à ces précieuses remarques. » En effet, précieuses remarques²...

Ce texte est daté du 22 juillet 1940. Qu'est-ce que ce grand architecte de la politique a fait depuis qu'il a accédé au pouvoir le 30 janvier 1933 ? Quelles sont les œuvres concrètes de ce « penseur extraordinaire » ? En 1933 : incendie du Reichstag, ouverture du premier camp de concentration à Dachau, interdiction de la fonction publique aux Juifs, autodafé de vingt mille livres à Berlin, instauration du parti unique ; en 1934 : nuit des Longs Couteaux, abolition de la république de Weimar ; en 1935 : récupération de la Sarre, privation des droits politiques et de la citoyenneté des Juifs, lois contre les handicapés mentaux et physiques ; en 1936 : occupation et remilitarisation de la Rhénanie en violation du traité de Versailles, persécutions des Tsiganes, création d'un camp pour les y enfermer ; en 1937 : bombardement de Guernica, enfermement des Témoins de Jéhovah et des objecteurs de conscience en camps de concentration ; en 1938 : annexion de l'Autriche au Reich allemand, accords de Munich, nuit de Cristal ; en 1939 : occupation de la Tchécoslovaquie, pacte germano-soviétique, occupation de la Pologne – ce qui marque le début de la Deuxième Guerre mondiale. Y a-t-il dans le journal d'Alain mention d'un seul de ces événements ?

Oui, un seul. Les accords de Munich signés les 29-30 septembre 1938 qui permettent la destruction de la Tchécoslovaquie en tant que telle et l'annexion des territoires de ce pays dans lequel se trouvaient des Allemands. Qu'en pense Alain ? Qu'à cette époque, on aurait dû « fonder l'union des pacifistes et m'en nommer président » (389). Mais cette note arrive le 30 septembre 1940, les accords ont été signés exactement deux ans plus tôt, le 30 septembre 1938.

Suite de sa lecture le 13 juillet 1940. Il s'agit des passages de *Mon*

combat consacrés à la critique du parlementarisme et à la préférence d'un autre mode d'action politique, non pas l'élection, mais la conviction des foules par une éloquence publique : « Cela c'est Hitler lui-même et sa puissance » (365). Alain défend le bon usage de l'art oratoire et en donne même une raison qu'il trouve bonne : « Je soutiendrais que les masses ne choisissent pas mal et Hitler m'en serait un exemple » (365)... Dont acte !

Il ajoute : « Je conclus provisoirement par ce que dit Hitler ; il faut savoir parler aux masses et les persuader ; c'est là qu'est le ressort démocratique. L'orateur est libre de ses développements, de ses sentiments, de ses mouvements et cela même nie le tyran en tout orateur véritable. Soyons donc orateur » (366). Alain justifiant la technique de la parole, l'art oratoire, le discours bien fait, la forme donc, sans jamais se soucier du fond, des idées, de ce qui se trouve dit, des idées servies par la parole, c'est un Alain qui démissionne ! Un Alain qui tourne le dos à son platonisme, ou à son kantisme, pour leur préférer la rhétorique des sophistes, c'est le monde philosophique à l'envers !

Car, certes, Hitler fut l'orateur que l'on sait et qui, sur le terrain de la spectacularisation du discours, était très performant ; mais, à la moitié de l'année 1940, ces beaux discours menaient aux bûchers de livres, à l'enfermement des citoyens opposés au pouvoir national-socialiste, à la destruction des handicapés, à la persécution et à l'enfermement dans des camps de concentration des Juifs, des Tsiganes, des francs-maçons, des Témoins de Jéhovah, des communistes, des socialistes et autres résistants ! En juillet 1940, ces forfaits-là sont connus partout en Europe. Alain ne pouvait alors ignorer qu'il s'agissait d'une dictature...

Où est le Alain qui écrivait dans *Le Citoyen contre les pouvoirs* des pages tellement critiques à l'endroit des puissants, celui qui écrivait : « Ne croyez jamais ce que dit un homme d'État » ; ou bien : « Le citoyen pense-t-il assez à se défier des hommes d'État, petits et grands ? » ; ou bien encore ceci : « Je me méfie beaucoup d'une volonté générale qui sortirait du peuple assemblé. Tyran métaphysique » ; ou celui qui affirme dans *Politique* : « Les méchants gouvernent partout » ? Où est passé cet Alain-là ?

Le lendemain de ces notes, le 24 juillet 1940, Alain lit encore. Toujours pas de critiques ; toujours des éloges. Lisons : « *Mon Combat*.

J'y trouve une idée de première profondeur [*sic*], c'est que le triomphe économique de l'Allemagne, et la certitude où elle se vit (où on la vit) d'acquérir la souveraineté par le commerce et l'industrie, c'est que cette idée ne pouvait que la perdre, attendu qu'*on ne meurt point pour l'économique*. Et au contraire le vrai mobile des peuples conquérants se devine dans la thèse anglaise qui prétend combattre pour la Liberté. C'est qu'*on meurt pour la liberté*. Voilà donc un lieu commun non contesté et vigoureusement attaqué, et dans ce centre, par ce penseur original [*sic*], qui en même temps retourne complètement l'idée de *conquête*. Il examine le rapport entre la population et le territoire ; la population s'accroît ; il faut donc étendre le territoire. Mais l'illusion économique fait qu'on réalise cette colonisation de peuplement sans y penser et seulement pour gagner. Alors on perd de vue la vraie grandeur d'un peuple ; grandeur qui est de race et qui étend le territoire *pour la race*, c'est-à-dire *pour la liberté*. Ce noble motif [*sic*] est ce qui fait la gloire et le droit [*sic* !]. Ici on découvre par les racines l'idée de *l'espace vital*, qui est ainsi une idée morale [*sic*], disons l'idée morale même [*sic* !], l'idée du droit reposant sur la valeur. À ce point de vue le pacifisme est criminel, car il se persuade qu'on peut conquérir par le commerce, c'est-à-dire par l'amitié, par la paix ; et le dangereux c'est que le résultat semble obtenu, alors que ce qui est réalisé c'est la profonde démoralisation du peuple commerçant. Ici revient, avec des raisons fortes, l'idée déjà explorée de *l'État juif* qui conquiert par la douceur et l'amitié, par la probité, et qui fait de cette idole son idéal. Cette vue gagne en profondeur ; on voit très bien comment l'idée raciste travaille dans l'esprit de Hitler et rassemble les débris des autres analyses. Jamais peut-être encore une pensée politique ne s'est révélée aussi franchement. Une conséquence suivait. C'est que l'Autriche, en qui s'affaiblissait la race allemande, et en qui en même temps se développait l'idée juive du commerce et de la conquête pacifique, était une mauvaise alliée. Ici une analyse historique de première force [*sic*] où on fait voir le jeu autrichien, masqué de paix et de civilisation, au fond profondément étranger à l'esprit allemand » (366-367).

Alain affirme qu'il suffisait de lire ce livre de Hitler pour tout comprendre, car tout s'y trouvait : « Aussitôt l'illusion anglaise se dissipait, ainsi que la puissance Juive, toutes deux profondément liées par le dessous [*sic*]. Toute l'humanité prenait un autre sens. Je

rassemble ces idées avec l'espoir [sic] qu'elles referont les nouvelles notions politiques selon lesquelles nous devons vivre » (367). Si ça n'est pas une critique des Anglais et des Juifs, associés de façon secrète, doublée d'un éloge de l'impérialisme nazi au nom de l'espace vital promu morale, vertu et droit par Alain, alors je veux bien être pendu...

Mais si l'on comprend bien ce texte, qui fait même litière du pacifisme, qu'Alain estime un outil dans la main des Juifs de la même manière qu'il affirmait que la guerre en était aussi un entre les mêmes mains, c'est une franche politique de collaboration que propose Alain afin de régénérer la politique française et européenne.

Toujours à cette date du 24 juillet, Alain ajoute une autre note de lecture. Il s'agit de la propagande. Elle fabrique des individus déterminés, combattants, prêts au sacrifice. Alain dit sa fascination pour les parachutistes aguerris ou les soldats nazis, qui chevauchent des motos augmentées de mitraillettes qui foncent à cent à l'heure, et qui sont aussi résolus que leurs machines.

Il ajoute : « Des avions ont jeté sur les terrasses des parachutistes pourvus chacun d'un lance-flammes ; ils ont lancé des flammes par les embrasures ! Que voulez-vous faire contre des enragés pareils ? » (369). On se doute qu'Alain répond à cette question en affirmant qu'il n'y a rien d'autre à faire que subir... Comme Pétain. Mais pas comme de Gaulle.

Voilà pourquoi il pouvait écrire quelques jours plus tôt, le 23 juillet 1940 : « Pour moi, j'espère que l'Allemand vaincra ; car il ne faut pas que le genre *de Gaulle* l'emporte chez nous. [...] Il est remarquable que la guerre revient à une guerre juive c'est-à-dire à une guerre qui aura des milliards et aussi des Judas Maccabées. Qui peut savoir ? Hitler prétend savoir, ce général d'un modèle nouveau. Presque toujours il prévoit juste. Pour moi je ne crois pas absurde de faire débarquer 400 000 hommes en Angleterre » (364)³.

À ceux qui veulent absolument sauver Alain de ce naufrage et qui prétendent qu'il n'a jamais dit du bien de Pétain, on peut du moins rétorquer qu'il a explicitement écrit contre de Gaulle, contre les Juifs, contre les Anglais, au point même d'envisager un débarquement de soldats nazis en Angleterre, et que ne pas célébrer un homme quand on célèbre son projet, c'est en dire assez pour qu'on sache ce qu'il pensait véritablement du maréchal Pétain⁴.

Cinq jours plus tard, le 28 juillet 1940, celui qui fut antifasciste se met à célébrer une façon de faire de la politique qui tourne le dos au modèle démocratique ! Alain envoie donc à la poubelle ses tisanes anciennes (le vote à la proportionnelle ou le scrutin d'arrondissement par exemple, le pouvoir contrôleur ou la probité de l' élu...) pour vanter les mérites de l'alcool fort nazi. On voit le vieil homme dans son fauteuil roulant fasciné par la force – celle des motocyclistes fonçant sur les routes, celle des parachutistes « jetés » d'un avion, celle des aviateurs portant ces hommes sacrifiant à « un sport tellement contre nature, tellement dangereux » (369), celle des soldats d'infanterie armés de lance-flammes.

Il constate qu'on ne peut rien contre une pareille résolution obtenue par la propagande et le bon usage de l'art oratoire. Alain affirme : « On arrivera donc à former des armées de fous ; choses que tous peuvent craindre. Les hommes raisonnables n'osent pas aller jusque-là. Ils ne se fient pas à la folie humaine. Ils ne pouvaient qu'être battus » (369). Et l'on entend presque quelque chose comme un « *bien fait* » marmonné entre ses dents...

Il analyse un passage de *Mon combat* dans lequel Hitler explique que la politique n'est pas une affaire de majorité silencieuse mais de minorité agissante. C'est en fait la technique du coup d'État et des actions paramilitaires de milices auxquelles Alain donne son accord à mi-mot. Comment comprendre sinon cet aveu : « Il faut n'avoir pas peur d'être moins nombreux, de même qu'en politique il faut être assuré que les *minorités résolues* gouverneront » (370). C'est une prédiction ; Alain ne s'en formalise pas ; il ne se rebelle pas ; il ne vocifère pas contre ; il prend acte.

C'est fort de ces idées qu'il donne son avis sur l'Occupation : « Pour imposer la crainte il suffit de montrer un petit nombre d'hommes forts, bien armés et bien entraînés. Car il est évident que le révolté veut pouvoir espérer qu'il se défendra ou se vengera. Or, que faire contre ces motocyclistes de combat, cuirassés et volant à 100 kilomètres à l'heure ? Aucun homme, fût-ce pour le plus haut idéal, ne se mettra en travers pour arrêter ces diables motorisés. Quand le guerrier n'a que l'espoir de mourir, c'est encore l'ancienne guerre, laquelle est abolie » (370-371).

Or, il y eut des hommes pour se mettre en travers des « diables » nazis. Il y en avait même au moins un à cette date puisque, depuis

cinq semaines, le général de Gaulle avait lancé son Appel du 18 juin dans lequel il avait dit ceci : « Certes, nous avons été, nous sommes submergés par la force mécanique, terrestre et aérienne de l'ennemi. Infiniment plus que leur nombre, ce sont les chars, les avions, la tactique des Allemands qui nous font reculer. Ce sont les chars, les avions, la tactique des Allemands qui ont surpris nos chefs au point de les amener là où ils en sont aujourd'hui. Mais le dernier mot est-il dit ? L'espérance doit-elle disparaître ? La défaite est-elle définitive ? Non ! Croyez-moi, moi qui vous parle en connaissance de cause et vous dis que rien n'est perdu pour la France. Les mêmes moyens qui nous ont vaincus peuvent faire venir un jour la victoire. » Mais, on vient de le voir, Alain ne souhaitait pas la victoire du Général, mais celle d'Adolf Hitler...

1. Thierry Leterre écrit sur cette citation : « Les premières lignes peuvent inquiéter – et ont suscité quelques contresens absolus – car Alain déclare que Hitler s’y exprime “dès le commencement avec une éloquence extraordinaire et une remarquable sincérité”. Mais ici Alain n’exprime pas un jugement, il constate un fait » (480).

Pourquoi donc cette citation est-elle tronquée ? Car, s’il s’agit vraiment des « premières lignes » comme l’a écrit le professeur, alors pourquoi faire sauter ce fragment de citation, « Aussi je laisserai la question juive qu’il traite », pour ne commencer sa citation qu’avec : « dès le commencement avec une éloquence extraordinaire et une remarquable sincérité » ? Pourquoi effacer le mobile du crime s’il n’y a pas crime ?

2. « Penseur extraordinaire », « sérieux admirable », « bâti pour faire la leçon aux généraux », « esprit moderne », « *esprit invincible* », en italique s’il vous plaît... Comment pourrait-il y avoir des « contresens absolus » avec des expressions d’Alain aussi précises ?

3. Georges Pascal, *op. cit.*, souhaite contextualiser ce texte. Quelle est sa thèse ? S’il avait été publié dans une revue française en 1941, ou en 1942, il aurait voulu dire une chose ; mais, comme il ne l’a pas été et qu’il relève donc du journal privé, il en dit une tout autre. Mieux : il dit même le contraire ! Car, dans la NRF, ces lignes auraient été franchement collaborationnistes, mais, consignées dans un journal privé, elles relèvent de l’intime ! Circulez, il n’y a rien à voir... De plus, puisqu’il n’existe aucun texte publié qui permettrait de renvoyer le pacifisme d’Alain du côté de la collaboration, du pétainisme, du vichysme, c’est qu’il n’est coupable de rien et que croire le contraire, ce serait se rendre coupable d’une « interprétation hâtive » (12). C’est, en philosophie, une variation sur le thème du *pas vu, pas pris*...

Comme la dénégation ne va jamais sans l’affirmation d’une contrevérité qui la complète, Georges Pascal, auteur d’un *Pour connaître la pensée d’Alain*, explique au lecteur qu’au vu de la date, 23 juillet 1940, il ne saurait s’agir avec cette citation d’une critique de l’action du général de Gaulle dont l’Appel du 18 juin fut le manifeste, parce qu’Alain renvoyait à la victoire allemande au Danemark, en Norvège, en Finlande, en Belgique, aux Pays-Bas, dans la moitié nord de la France. Dès lors, le conflit n’opposant plus que la Grande-Bretagne à l’Allemagne liée à l’Italie, il fallait laisser Hitler envahir l’Angleterre. Georges Pascal ajoute : « C’est dans ce contexte qu’Alain se dit qu’une victoire des Allemands serait préférable à la poursuite de combats à laquelle convie le général de Gaulle. Il est fidèle en cela à sa conviction que la paix est le premier bien et que “la guerre entre nations civilisées” engendre plus de maux qu’elle ne résout de problèmes. On peut ne pas partager cette conviction, et c’est le cas, d’ailleurs, dans ce conflit, de certains de ses admirateurs les plus sincères, tels que Simone Weil, Jean Prévost, Georges Canguilhem ou Maurice Schumann, qui répondirent à l’appel du général de Gaulle » (12).

Cette singulière défense d’Alain enfonce le clou. Car elle atteste qu’il préfère n’importe quelle paix à la guerre et que Hitler lui semble préférable, du point de vue de la paix, que de Gaulle qui invite à poursuivre le combat. Mais la paix d’Alain serait celle qu’imposerait Hitler par une occupation... militaire !

Sur la question de « la guerre juive qui aura des milliards et aussi des Judas Maccabées », Georges Pascal concède que « cela n’est évidemment pas clair » (13). Il me semble au contraire que ça ne l’est que trop... Puis ceci : « Il est

vraisemblable qu'Alain aurait exprimé sa pensée de façon plus précise dans un texte écrit en vue d'une publication. » Mais pourquoi donc Alain serait-il clair dans un *Propos* publié, mais ne le serait pas dans une page de son journal, si ce n'est parce que, outre les arguments de la sénilité et du registre privé du journal, celui des deux registres stylistiques permet de dire que ce qu'il a dit n'est pas à entendre comme il l'a dit mais autrement, la bonne version n'étant pas à chercher chez Alain, dans son texte, mais chez celui qui le commente ? Voilà pourquoi : « Une interprétation doit être écartée : l'expression "guerre juive" ne peut pas avoir, sous la plume d'Alain, le sens que lui donne la propagande antisémite quand elle parle d'une guerre "judéo-maçonnique" ou "judéo-capitaliste". Pour une raison historique d'abord : en juillet 1940, on ne voit guère dans Churchill ou dans de Gaulle des agents de "la finance juive internationale". Mais aussi pour deux autres raisons qui tiennent à la philosophie même d'Alain. » Suivent alors des citations cherchées dans l'œuvre complète pour que l'Alain d'avant Hitler donne raison à l'Alain d'après...

Faut-il rappeler à Georges Pascal que, quand Guy Môquet est arrêté, ça n'est pas pour fait de résistance, mais parce que, fidèle au pacte germano-soviétique, il distribue les tracts défaitistes du PCF pour qui, à l'époque, donc entre le 23 août 1939 et le 22 juin 1941, le général de Gaulle est « le valet de la City » (voir Jean-Marc Berlière et Franck Liaigre, *L'Affaire Guy Môquet. Enquête sur une mystification officielle*, Larousse, 2009, page 54). Durant les deux années du pacte germano-soviétique, le PCF associe les Juifs, le capitalisme, l'Angleterre et de Gaulle qu'il faut combattre au nom du pacte passé avec Staline. Les citations de *L'Humanité* que Berlière et Liaigre produisent dans leur ouvrage sont édifiantes...

Enfin, sur les « Judas Maccabées » et les « milliards », Georges Pascal affirme que Judas Maccabée était un résistant juif à l'occupation romaine et que « c'est parce qu'il ne doute pas de la détermination de tous les Juifs du monde à soutenir la lutte contre Hitler, qu'Alain dit que cette guerre aura des milliards » (15-16). Puis il ajoute, montrant ainsi qu'il n'est pas même convaincu par sa propre démonstration : « Ce qui est déconcertant [*sic*], dans le texte d'Alain, c'est qu'il dise espérer que l'Allemagne vaincra, tout en évoquant le nom de Judas Maccabée, symbole de la résistance des Juifs contre leurs persécuteurs. Sans doute était-il perturbé par la contradiction qu'il y avait entre son désir de voir la guerre se terminer au plus vite et sa condamnation des violences hitlériennes. » Déconcertant ? Oui, quand on veut montrer qu'Alain dit blanc quand il dit noir, mais non dès que l'on considère que s'il dit blanc c'est qu'il dit blanc ; car les choses sont hélas très claires : par aveuglement pacifique, Alain souhaitait bel et bien la victoire de Hitler et l'échec du général de Gaulle...

4. En écrivant page 490 qu'« en 1941, Alain a visiblement perdu toute confiance dans Pétain et dans son régime », Thierry Leterre convient du pétainisme d'Alain au moins jusqu'à cette date ! Il s'agit du 1er novembre 1941.

« On verra peut-être si,
les Juifs éliminés de tout pouvoir,
les choses vont mieux »

8 août 1940

Alain continue sa lecture de *Mon combat*. Le 2 août 1940, il aborde la question de l'antisémitisme de Hitler et affirme : « Il finit par donner de l'ampleur à cette idée par la répétition, et par l'indignation. Il remarque que la corruption du capitalisme a pour cause la puissance de quelques Juifs. D'un autre côté, Marx est juif, et c'est par là que le côté ouvrier est corrompu aussi, ce qui fait rebondir l'idée et nous ramène à la conception, purement économique, du pacifisme juif, que j'ai déjà analysée. Tout cela n'est que du journalisme. De mille manières il répète qu'il n'aime pas les Juifs. Il s'en tient là ; il ne va pas aux causes » (372).

Alain ne dit pas que Hitler a tort d'être antisémite, il dit juste qu'il ne va pas dans la bonne direction qui est celle de la généalogie. Il propose alors de prendre le relais et de faire ce que le « penseur extraordinaire » de *Mon combat* aurait dû faire : une analyse philosophique.

Le voilà donc se citant et renvoyant à son ouvrage intitulé *Les Dieux* (un ouvrage qui, écrit-il, « si j'en juge par le souvenir n'est pas faible » (373) – ça n'est pas la seule fois dans le *Journal* qu'Alain se complimente ! – pour expliquer que les Juifs se déduisent de leur dieu et de leur mythologie. Qui sont-ils ? Qu'est-ce que Hitler aurait dû trouver s'il avait assorti ses invectives antisémites d'une réflexion

antisémite ?

Que les Juifs ont « un Dieu sévère et qui veut que l'on soit malheureux (Job) » (373). On ne peut mieux justifier que l'antisémite qui cause des malheurs aux Juifs agisse sur ordre du Dieu des Juifs ! Avant l'heure, et pour cause, Alain inverse la formule de Sartre en affirmant que c'est le Juif qui fait l'antisémite – mieux, même : que c'est le Dieu des Juifs qui le produit !

En renvoyant explicitement à Job, Alain fait du fumier sur lequel croupit Job une création, sinon une créature de Dieu. Incapable de lire l'allégorie, le philosophe qui a pourtant écrit *Propos sur la religion* (1938) et qui s'apprête à publier en 1943 un *Préliminaire à la mythologie*, je ne parle pas de *Les Dieux* (1933), passe à côté du symbole, de la fable, de la métaphore : le fumier, c'est le Mal, et si le Dieu des Juifs l'a voulu, il a tout aussi bien voulu son contraire, le Bien. On ne saurait donc inférer que le Dieu des Juifs ait voulu le malheur de ceux qu'il a créés. Alain qui fut un infatigable défenseur du libre arbitre sait que Bien et Mal sont affaire de choix des hommes et que, par exemple, l'antisémitisme n'est pas la création du Dieu des Juifs mais la créature du vouloir des hommes. Hitler n'est pas un produit manufacturé par le Dieu des Juifs !

Puis, tout à sa lecture de *Mon combat*, il parle de son propre antisémitisme : « Un jour aussi j'ai entrevu que le Juif universitaire abusait de ses vertus propres, en ce sens qu'il travaillait pour son examen, et y était infailliblement reçu avant moi (!) ; cela c'est la note personnelle. » Où l'on voit qu'il entre dans l'antisémitisme une part d'envie et de jalousie, sinon de ressentiment en face de celui qui a réussi – parce qu'il a travaillé...

Il ajoute une autre confidence concernant l'antisémitisme. Il écrit : « Je m'y suis jeté en étourdi dès mon entrée à l'École normale, élevant un formidable scandale par les interpellations ordinaires [sic] (Sale Juif !) ce qui fit de la peine à mes amis Brunschvicg, Halévy, Lévy-Oulmann, Eisenmann, etc. Ce qui est vrai c'est que je ne me relèverai jamais de cette faute, d'avoir jugé sans former la notion. On pouvait s'en tirer de deux manières ; ou former la notion par les sociétés anonymes, ou la former d'après la métaphysique. Je n'ai pensé à rien de tel ; simplement je me suis moqué de ces bons travailleurs ; je les ai niés comme plus tard j'ai nié Bergson. Autre imprudence ! Telles sont mes folies de jeunesse. Il faut que j'ajoute que la violence hitlérienne

m'a toujours révoltée et que jamais je n'ai désiré ni espéré *des pogroms*. Je me suis aussi répandu en injures contre Worms, qui connut la célébrité, comme directeur de la *Revue de sociologie* ; celui-là était insuffisant, et en est mort. Nous avons vu ensuite Berr et sa *Revue de synthèse* ; c'était toujours la même mystification. En même temps, je m'installais dans les *Libres Propos*, création juive et autres sottises, qui font que je me trouve non moins confus que Romain Rolland, qui épousa une riche Juive. Ce sont là des fautes » (373-374).

Quelques remarques sur la forme : où l'on voit que, dans ce *Journal*, Alain est lourd, empesé et confus ; quelques-unes ensuite sur la cohérence : il ne souhaite pas de pogrom, dont acte, mais dans son métier, il les active verbalement en donnant les noms de ses victimes et en précisant que Worms en est mort – sans qu'on sache s'il est mort de son insuffisance intellectuelle, mais on se demande comment ce pourrait être possible, ou des injures répandues par Alain, ce qui semblerait plus vraisemblable selon Alain lui-même ; quelques-unes enfin sur de faux remords : parlant de son antisémitisme de jeunesse, Alain avoue en effet qu'il y a faute, non pas du fait de l'antisémitisme, mais du fait qu'il avait « *jugé sans former la notion* » – en italique sous sa plume.

Autrement dit, il ne fut pas coupable de haïr des Juifs mais de n'avoir pas fondé philosophiquement cette haine ! On croit rêver. L'aveu n'était pas loin, mais il est ravalé comme un crachat ; quelques dernières considérations enfin : en quoi les *Libres Propos* sont-ils une création juive ? Peut-être parce que les propriétaires des journaux dans lesquels il publie sont juifs. Et si tel était le cas, où y aurait-il faute ? Probablement pas dans l'antisémitisme mais dans l'incohérence qu'il y aurait, pour un antisémite, à travailler dans un journal appartenant à des Juifs...

Le 3 août 1940, il continue sa lecture de *Mon combat*. On cherchera en vain dans son *Journal* mentions et commentaires de l'offensive de juin 40, de la Débâcle, de l'Exode, des pleins pouvoirs votés au maréchal Pétain, ni de l'Appel du 18 juin...

Pour l'heure, Alain écrit sur la doctrine raciste de Gobineau ; il l'expose : Dieu a donné aux Aryens les vertus pour créer une grande et belle civilisation ; l'Aryen doit gouverner les Nègres pour les faire associer à cette tâche ; ce même Aryen doit donc se débarrasser du Nègre quand il a servi son projet ; il existe des races comme il existe

des espèces ; le Métis est rendu impuissant à se reproduire par la Nature qui fait bien les choses ; puis Alain commente : « Cette esquisse est tout ce que je trouve de positif dans la doctrine, et ce n'est pas beaucoup » (374). On peut ne pas souscrire à cette chute ; d'aucuns pourraient même croire, me semble-t-il, que c'est déjà beaucoup trop...

Hitler, écrit Alain, ajoute à cela qu'« un grand peuple est toujours guidé par l'Aryen et toujours perdu par le Juif » (364). Qu'en pense Alain ? *Faut voir...* Il dit en effet : « On verra peut-être si, les Juifs éliminés de tout pouvoir, les choses vont mieux. Il se peut mais je n'en sais rien. J'ai connu plus d'un homme injuste, vaniteux, cupide et qui n'était pas Juif. À quoi l'on dira que je n'en sais rien ; et c'est vrai » (375). On conclura donc que les Juifs sont injustes, vaniteux, cupides, mais que d'autres qui ne sont pas leurs coreligionnaires le sont aussi... Quelle trouvaille anthropologique ! Pour l'heure, Alain ne voit rien à redire à l'élimination des Juifs de tout pouvoir – ce qui est tout bonnement souscrire aux lois de Nuremberg promulguées par Hitler et les siens le 15 septembre 1935.

Voilà pour la lecture effectuée par Alain de *Mon combat*. Récapitulons : des éloges appuyés de Hitler (« penseur extraordinaire », « sérieux admirable », « esprit invincible », « bâti pour donner des leçons aux généraux », « esprit moderne », bon choix des masses, auteur d'idées de « première profondeur », « penseur original »...) qui, de la part d'un philosophe professionnel, pèsent leur poids idéologique ; une célébration de quelques-unes de ses thèses majeures (l'espace vital comme morale, droit et vertu ; la guerre voulue par les Juifs de mèche avec les Anglais ; l'éloge des minorités résolues dans l'action violente ; l'élimination des Juifs du pouvoir ; les Aryens nés pour guider les grands peuples ; les Juifs, les Nègres et les Métis appelés à disparaître après avoir servi le dessein des Aryens) ; le partage de certaines idées avec le maréchal Pétain (un antisémitisme rabique ; l'impossibilité de résister à la force militaire et mécanique de l'occupant ; le souhait de la victoire des Allemands et de l'échec du général de Gaulle ; la nécessité de vivre selon les principes nouveaux pensés par Hitler) ; à quoi il ajoute une idée qui lui est propre : le bien-fondé d'un débarquement des nazis en Angleterre ! On ne pourra pas dire qu'Alain a commis quelques embardées ; c'est une franche sortie de route avec dommages considérables...

« Il faut négocier »

18 octobre 1938

Ce *Journal* contient-il d'autres pépites de cet acabit ? Hélas, oui... Elles relèvent d'une rubrique que je nommerai iréniste – sinon naïve, pour ne pas utiliser un mot plus disqualifiant... Car Alain n'a rien compris, rien retenu même de ses errances et de ses erreurs une fois la guerre terminée – j'y arrive...

Alain ne manque pas une occasion de s'envoyer des fleurs – il a un beau style, il écrit de beaux livres, il livre de belles analyses, il connaît de beaux succès. C'est ainsi que le 11 septembre 1938, il signe une pétition qui invite les gouvernements français et anglais à ne surtout pas utiliser la violence contre Hitler et l'Allemagne nazie et à lui préférer la diplomatie. Ces lignes signées par Alain, Giono et Victor Marguerite se proposaient de « sauver la paix par tout arrangement équitable » (147) et d'obtenir un statut de neutralité pour la Tchécoslovaquie. Il ajoute à cela quelques lettres à Daladier, Léon Blum, Mauriac, Giono.

Le 15 septembre 1938, Alain ouvre son *Journal* en écrivant ceci : « Cet extrait du journal (*L'Œuvre*) ci-joint fait voir que l'effet ne fut pas nul. Et aujourd'hui où Chamberlain a vu Hitler, on vient aisément à imaginer que notre dépêche a changé quelque chose. Sans rien grossir on devra toujours dire que j'ai senti le moment d'un changement important et que je l'ai signalé plutôt que provoqué. Comme la Sibylle, quand par hasard elle annonce l'avenir, on peut au moins dire qu'elle l'a pressenti » (151).

Quinze jours plus tard, le 30 du même mois, Hitler signe les

accords de Munich. Ce sont des « événements admirables » (153) écrit Alain. Certes, certes. Mais ils débouchent sur l'envahissement de la Tchécoslovaquie et l'annexion des Sudètes. Profitant de ce coup de force, les Hongrois et les Polonais s'emparent d'un morceau de la Tchécoslovaquie ; les Slovaques en profitent pour créer la Bohême-Moravie, peuplée de Tchèques, et la Slovaquie. Dans la foulée, Hitler occupe la Bohême-Moravie. Si ça n'est pas le début de la guerre, ça y ressemble fichtrement... Il paraît assez peu probable que Hitler ait lu le prospectus d'Alain.

Le 18 octobre 1938, Alain écrit encore : « Il faut négocier. » Il ne changera jamais de cap. Le 12 mai 1939, il se réclame du pacifisme et se demande pourquoi les républicains acceptent cette nouvelle façon de faire la guerre que sont les bombardements des villes par avion ! Mais que signifierait refuser de faire la guerre avec quelqu'un qui a décidé de moyens qu'on réprouve moralement ? Comment les républicains devraient-ils s'y prendre ? Envoyer un télégramme à Hitler en lui disant que ça n'est pas du jeu de missionner les bombardiers pour qu'ils pulvérisent des maisons dans lesquelles se trouvent des gens et que, dans ces cas-là, on refuse d'être bombardé ? Allons...

Naïf encore, il imagine qu'on devrait négocier avec Hitler sur cette question du bombardement des villes – comme si le Führer l'ignorait, lui qui décide de la stratégie et de la tactique de ce plan de guerre totale. Voici ses mots : « Actuellement je voudrais traiter avec Hitler diplomatiquement la question suivante : "Admettez-vous un bombardement ayant pour objet non pas des réduits (réserves) de guerre, mais des maisons de rapport – je veux dire habitées, pleines de locataires ?" » (240). On imagine bien, en effet, le dictateur recevant le philosophe dans sa monumentale chancellerie de Berlin en lui disant qu'il n'y avait pas pensé et que, peut-être, il allait surseoir à ce genre de projet, juste pour plaire au philosophe qui avait écrit *Le Citoyen contre les pouvoirs*.

Au fur et à mesure de ce journal, Alain note les problèmes du jour, mais il y répond avec de longues et pénibles considérations d'ancien combattant qui disserte sur la Première Guerre mondiale. Face à la Finlande envahie par l'armée soviétique, il répond en développant les analyses de la méthode Delvert à Verdun.

Naïf une première fois en croyant que Hitler lisait ses pétitions

publiées dans la presse française et que le dictateur agissait en regard ; naïf une deuxième fois quand il escompte pouvoir négocier avec le tyran afin que ses avions évitent de détruire les villes ; naïf une troisième fois quand il imagine une arme miraculeuse contre les bombardiers...

Lui qui fustige la modernité et critique aussi bien le téléphone que l'électricité, les voitures que le chemin de fer, le voilà qui imagine que le salut se fera par une invention technique extravagante !

Alain imagine en effet que l'avion est l'invention qui va abolir la civilisation mécanique. N'importe qui d'autre aurait affirmé le contraire et pensé le vol aérien habité et commercial comme une ouverture sur une nouvelle ère – ce qui fut d'ailleurs le cas... Lui, non ! Il pense que l'avion générera une invention qui arrêtera l'avion, ce qui mettra un point final à la civilisation mécanique.

Pour ce faire, Alain donne dans la prédiction : « Oui, mais demain, entendez bien qu'on va découvrir le moyen de barrer la route aux avions. Il s'agit de multiplier et d'inventer sérieusement les batteries contre-avions. On fera une herse de projectiles infranchissables. Il n'y a pas de raison pour que l'invention d'un moyen d'attaque ne suggère pas un moyen de défense. Peut-être les gaz, si longtemps travaillés, y serviront. Je conçois bien des batteries de tubes qui enverront, au lieu de projectiles, des bulles de gaz plus légers que l'air. Si ces gaz sont choisis de façon à asphyxier ou aveugler les pilotes... on en viendra, dites-vous, à l'avion sans pilote ; nous l'avons presque. Ce sera l'extrême pointe de l'aviation et le dernier effort de la civilisation mécanique. Ce sera le projectile automobile et dirigeable par TSF. La défense se devine. D'autres ondes brouilleront les commandes et feront tomber l'avion automate. Ces anticipations, qui ne sont que raisonnables, me servent à montrer comment la civilisation mécanique produira son contraire » (175). Il y voit un effet de la dialectique hégélienne – mais c'est une dialectique hégélienne pour les nuls...

Ces inventions d'Alain ont en fait été réalisées : les batteries anti-aériennes de DCA envoient en effet un genre de herse de projectiles dans le ciel en direction des avions ; l'avion sans pilote, c'est le drone ; le guidage thermique ou à infrarouge des missiles et des bombes existe effectivement.

Mais ces réalisations techniques n'ont pas aboli la civilisation technique, selon le principe magique hégélien de l'*Aufhebung*, car, bien

au contraire, ils l'ont renforcée. Tout cela n'a pas marqué la fin d'un monde, mais son durcissement sous lequel nous vivons aujourd'hui – avions furtifs, bombardements par drone, charges nucléaires, etc.

Alain prévoyait qu'avec ces inventions disparaîtrait tout ce qu'il considérait comme des problèmes : question juive, démocratie, tyrannie, dictatures, capitalisme, salariat, colonies. Tout changera à une exception près : « Si quelque banquier juif invente alors la lettre de change pour permettre à l'agriculteur de venir manger et boire ses champs, alors tout recommencera ; et c'est alors que le législateur devra contrarier ces recommencements » (176).

Cette nouvelle société serait rurale : « Tout sera paysan » (*ibid*). Il ajoute aussi, sérieusement : « On naviguera de nouveau à voiles » (*ibid*). À ceux qui douteraient que l'Histoire (hégélo-percheronne) marche dans ce sens-là, Alain décoche une flèche fatale : « ce sont les athées de ce temps-ci » (*ibid*). Où l'on voit en effet que l'ancien anticlérical est devenu un nouveau croyant, voire un dévot du sens de l'Histoire. Mais, malheureusement pour Alain, l'Histoire qui emprunterait selon lui un chemin dialectique est partie dans l'autre sens.

Quatrième et dernière naïveté : alors que l'Histoire s'accélère avec Hitler au pouvoir et l'Europe qui s'embrase, Alain ne s'emballe pas, reste calme, lit *Mon combat* et envisage d'écrire un *Traité d'art militaire*. On se frotte les yeux ! Voici donc le philosophe dont le nom est associé au pacifisme, qui a écrit de grands et beaux ouvrages sur ce sujet, j'ai déjà cité *Mars ou la Guerre jugée*, *Convulsions de la force* et surtout *Échec de la force*, le voici donc qui mettrait sa plume et son intelligence au service de la cause qu'il combat depuis toujours : la guerre... L'outrance de son pacifisme a rendu Alain intellectuellement méconnaissable.

Nous sommes le 11 janvier 1940. Alain confesse qu'en « lisant les journaux » (292) (*il les lit donc*, il ne saurait prétendre qu'il n'est pas informé de ce qui a lieu...), il lui est venu l'idée d'écrire sur la Finlande. Quelques mois plus tôt, en effet, le 25 novembre 1939, les Soviétiques avaient lancé un ultimatum à ce pays en exigeant de disposer d'une partie de son territoire pour installer une base navale. Devant le refus de la Finlande, l'URSS ne s'est pas embarrassée, elle a envahi le territoire, puis bombardé Helsinki, avant de déclarer le blocus des côtes finlandaises. Les Finlandais résistent, les Soviétiques

perdent la partie.

Alain disserte alors sur l'offensive, sur l'embuscade, sur l'effet de surprise, sur le rôle de la vitesse dans l'attaque, sur la guerre « offensive défensive », sur le rôle du terrain, puis, il ne peut s'en empêcher, il revient à sa guerre, la Première Guerre mondiale – Charleroi, le siège de Metz, la méthode Delvert, le « père Joffre » (295), son expérience d'artilleur, le combat à la baïonnette... Alors, il conclut : « Mon porte-plume est à bout de force ; sans quoi j'écirais ce *Traité d'art militaire* qui me trotte dans la tête » (295).

Où est l'Émile Chartier qui, par pacifisme, s'engage volontairement en août 1914 dans cette guerre qu'il pouvait ne pas faire puisque, normalien, il en était dispensé ? Où est passé le brigadier qui s'offusque que ses compagnons du service météorologie l'appellent caporal ? Où est l'homme qui refuse à deux reprises de devenir maréchal des logis ? Où est le philosophe qui écrit le 27 août 1921 dans un propos intitulé *Écrire l'histoire de la guerre* repris dans cette *Suite à Mars* qu'est *Convulsions de la force*, qu'il a en tête, non pas la confection d'un *Traité d'art militaire*, mais « l'idée d'écrire une histoire de la Grande Guerre à l'usage des écoliers » qui expliquerait ce qu'est véritablement la guerre, avec ses morts et ses massacres, ses atrocités aussi, sur le principe qu'« on peut vouloir la guerre, mais il faut alors savoir ce qu'on veut » ?

Franchement antisémite, défenseur d'une poignée d'idées pétainistes, critique du général de Gaulle, écartant toute possibilité de Résistance, souhaitant la victoire des Allemands, fasciné par leur détermination virile, élogieux à l'endroit de Hitler, Alain fait une seconde guerre mondiale bien moins héroïque que la première...

Ajoutons à ce terrible constat que ce septuagénaire qui va vers la fin de la guerre en même temps qu'il approche de la fin de sa vie n'est guère plus reluisant... On découvre en effet un Français moyen qui, allant au secours de la victoire, égratigne un peu Pétain, critique l'antisémitisme, trouve des vertus à de Gaulle, dit du bien des Américains.

On comprend que les hagiographes du philosophe aient eu envie de recouvrir tout ça du manteau de la sénilité... Hélas, sur d'autres sujets, dans les mêmes moments, entre deux éloges de Hitler, il montre une intelligence intacte et une pertinence adéquate – ainsi avec la poétique de Paul Valéry ou la pensée de Simone Weil, le roman selon

Sterne ou l'univers romanesque de Dickens, l'œuvre de Stendhal ou le style de Mallarmé, les *Essais* de Montaigne ou l'épais *Consuelo* de George Sand... S'il avait été sénile pour ses analyses politiques pourquoi ne l'aurait-il pas été avec ses analyses poétiques, philosophiques ou littéraires ? Cessons là.

Alain fut terriblement handicapé physiquement, ce dont témoigne le petit journal de son amie Marie-Monique Morre-Lambelin (judicieusement intégré au *Journal* du philosophe) qui montre le corps souffrant d'Alain – qui ne se plaint jamais. Mais à aucun moment il ne fut mentalement, psychologiquement ou spirituellement défaillant. La preuve : ce nouvel Alain qui, ayant senti le retournement de l'Histoire, se met à l'épouser sans aucune forme d'autocritique.

Après la victoire de Stalingrad, le 2 février 1943, l'armée nazie n'a plus les moyens de gagner cette guerre ; elle l'a donc perdue. Question de temps. Les Américains ont bien compris que cette victoire des Soviétiques est la première bataille gagnée d'une guerre qu'il lui faut désormais mener. Car, pour les troupes de Staline, Berlin et Berchtesgaden sont les étapes suivantes. Puis, si possible, d'autres pays d'Europe – jusqu'à Brest... On verra donc bientôt les Américains débarquer en Normandie le 6 juin 1944. Non pas par amour de la liberté, comme il est si souvent dit, c'est la mythologie, mais pour prendre date afin de ne pas laisser les bolcheviques seuls en Europe. La victoire de Stalingrad est facile à comprendre même pour les âmes les plus simples...

C'est donc à partir de 1943 que les résistants de la vingt-cinquième heure se manifestent. Les résistants en peau de lapin n'ont pas manqué en France : de François Mitterrand (résistant le 28 mai 1943, peu de temps après avoir reçu la francisque des mains du Maréchal...) à Marguerite Duras (résistante chez Mitterrand, après avoir travaillé pour Vichy à la distribution du papier réquisitionné), de Sartre (résistant dans un réseau fantôme, après avoir écrit dans un journal collaborationniste jusqu'en 1944), à Simone de Beauvoir (résistante chez Sartre, après avoir été chroniqueuse à Radio-Vichy en mai 1944), de Claudel (auteur d'un poème intitulé *Paroles au Maréchal* daté du 10 mai 1941, puis d'un autre poème ayant pour titre *Au général de Gaulle* daté du 23 décembre 1944, tous les deux publiés dans *Le Figaro*) à Paul Valéry (qui célèbre le retour de Pétain à Paris à l'été 1944 dans un texte resté fameux et qui, le 23 octobre 1944,

envoie un exemplaire dédicacé de *La Jeune Parque* au général de Gaulle), la France n'a pas manqué de fervents pétainistes de 40 devenus résistants en 44...

Alain s'inscrit dans cette logique. On a vu combien le *Journal* permet au philosophe de défendre nombre d'idées du maréchal Pétain – je n'y reviens pas. On découvre alors dans le *Journal* un changement de ton... Il est dommage que des raisons de santé aient conduit Alain à le délaisser pendant de longs mois. Il nous manque en effet de quoi illustrer abondamment ce changement de pied. Mais il y a tout de même, hélas pour lui, matière à penser.

C'est en effet le 20 septembre 1943, dans une rubrique consacrée aux Juifs, qu'on trouve cette fameuse formule qui met en transe les négationnistes d'un Alain antisémite, vichyste et pétainiste par plus d'un point, admirateur de Hitler, etc.

Il parle en effet d'une « lâche politique de *collaboration*, qui va bientôt finir » (483). Outre que cette précision du *qui va bientôt finir* illustre ma thèse d'un changement de pied de nombre de personnes qui ont compris qu'avec Stalingrad la guerre était perdue pour les nazis, question de temps, et que la collaboration (en italique, on ne sait pourquoi, dans le texte d'Alain, sinon parce qu'il ne souscrit pas à la définition qu'on en donne alors) était en péril, on découvre un philosophe qualifiant de lâche une politique dont il nous disait jusqu'alors qu'elle ne pouvait pas ne pas être, puisque c'était le sens de l'Histoire, *dixit* la négativité hégélienne, que la puissance de l'armée allemande interdisait toute résistance et qu'il préférait la victoire des Allemands à celle du général de Gaulle – qu'on se rappelle le « pour moi, j'espère que l'Allemand vaincra ; car il ne faut pas que le genre de Gaulle l'emporte chez nous » daté du 23 juillet 1940. *Qu'est-ce d'autre, à cette date, qu'une profession de foi pétainiste, vichyste et collaborationniste ?*

« La fameuse occupation de la France n'est pas une invasion »

24 juillet 1944

On ne trouvera rien sur le débarquement allié du 6 juin 1944. Le 15 février, il écrit sur Balzac, Martial, Tolstoï, Lucrèce, Virgile ; le 23 juin, sur Valéry, Madame de Sévigné, Balzac encore, Montaigne et George Sand. Pas d'entrée au 6 juin. Il n'y aura rien non plus sur la bataille de Normandie, la libération de Paris, l'avancée des troupes vers Berlin. Non. Rien.

Le 24 juillet, il aborde la question de la guerre... mais c'est pour en revenir à 14-18 et à celui qu'il nomme « mon général Chauvineau » (547), l'immortel auteur d'un livre intitulé, on ne rêve pas : *Une invasion chez nous est-elle encore possible ?*

Alain en profite alors pour écrire sur l'Occupation : « La fameuse [sic] occupation de la France n'est pas une invasion. C'est quelque chose qui n'a pas encore de nom. Cela fait penser aux envahissements des barbares qui, eux non plus, n'étaient pas des invasions, mais plutôt des débordements de peuple » (548).

L'Occupation n'ayant *pas encore de nom*, voilà une étrange hypothèse ! Rappelons que, depuis la signature de l'Armistice le 22 juin 1940, il existe nommément une zone occupée (en allemand *Besetztes Gebiet*). L'article 3 de la convention d'armistice stipule que « dans les régions occupées de la France, le Reich allemand exerce tous les droits de la puissance occupante ». Qu'Alain ironise en écrivant la « fameuse occupation » n'est pas à porter à son crédit politique mais, hélas, une fois de plus, à son débit...

Qu'ensuite, il fasse de ce moment de l'histoire qui s'est payé par des milliers de morts un simple « débordement de peuple » est pour le moins sidérant... Ce sont moins des peuples qui débordent que des guerriers qui envahissent et occupent, torturent et massacrent, persécutent et terrorisent, déportent et exterminent. Alain qui lit les journaux n'a-t-il rien su de la politique antisémite de Vichy qui collaborait avec le régime nazi ? Ce silence sur la complicité de l'État français dans la politique d'extermination des Juifs doublé d'une minoration ontologique de l'Occupation désespère le lecteur qui aimait le philosophe.

Alain pense l'Occupation à plusieurs endroits de son livre et, comme Jean-Marie Le Pen un peu plus tard, il estime qu'elle n'est pas inhumaine... Le 2 août 1940, il écrit : « Je constate un effet de la guerre qu'on ne prévoyait point. C'est que la défaite est supportable aux vaincus. Et pourquoi ? Parce que les besoins inférieurs prennent le premier rang, et que le conquérant s'occupe de satisfaire de tels besoins. En sorte que la paix se fait par les lois de la nature sans éveiller de très vifs sentiments. Cela n'est pas propre à moi ; je le remarque chez tous. Je suppose que les sentiments nobles sont alors réservés à ceux du gouvernement. Et cela est naturel ; l'indépendance de l'État n'est sentie que par des hommes au pouvoir. Ainsi la solution est bien plus simple qu'on ne croyait » (371). Le Français moyen veut du pain et du camembert, des œufs et du beurre, rien d'autre ; et l'occupant, gentil, aimable, poli, courtois, lui fournit tout ce dont il a besoin en laissant les vendeurs vendre et les acheteurs acheter ; dès lors, tout va bien ! Qui songerait à trouver l'Occupation inhumaine et, par conséquent, à lui résister ? Personne...

Une autre note en atteste. Celle du 17 juillet 1940 qui, variation sur le thème « contre de Gaulle et pour les Allemands », affirme avec des accents pétainistes que « nous sommes vaincus à ne pouvoir espérer une revanche. De tels sentiments sont stériles. Il faudrait se comporter comme après un cataclysme géologique, repartir de l'état sauvage, sans accuser personne, sans concevoir d'ennemis. Bref la maladie qui nous a rendus si faibles est incurable ; il faut garder la position d'esclaves, au sens politique. (Car au sens économique il n'y a point d'esclaves si l'on veut.) Que faire donc ? Se borner à l'existence économique ; tenir pour nulle la liberté politique (au reste l'avions-nous ?) ; vivre en colonie nègre. Pourquoi non ? Il n'y aura qu'une

chose qui importera, l'instruction et les mœurs de la paix » (356). Autrement dit : rien à faire d'autre que commercer, renoncer à notre liberté politique et vivre comme des esclaves... Certes, à ce prix nous aurions la paix escomptée par Alain, mais ce serait la paix des cimetières.

Par ailleurs, cette Occupation, on sent bien qu'Alain l'estime également douce pour les Juifs, trop douce... La preuve, ce qu'il affirme le 16 juillet 1940 : le Maréchal serait mal entouré et s'appuierait sur des hommes du passé, de sorte que « la question de l'antisémitisme se brouille ». Démonstration : « De tous côtés on s'aperçoit que les Juifs se maintiennent en des postes importants. Cependant certains journaux font des déclarations antisémites violentes, et fondées sur de faibles raisons ; on leur reproche d'ignorer le progrès ? Le reproche peut être fait à tous. Nul ne sait ce qui sera le meilleur pour l'avenir et voilà le progrès ! » Et puis cette suite, ordurière : « Je parie que cette exagération est inventée et poursuivie par quelque Juif qui peut-être pour comble, se prétend antisémite ! » (355). Traduction pour les nuls : malgré la politique antijuive du gouvernement de Vichy, les Juifs sont encore partout et il se pourrait même que, quand on lit dans la presse tel ou tel texte antisémite, il soit encore écrit par un Juif qui pourrait même bien avoir le culot de se prétendre antisémite... Conclusion : le Maréchal est un doux, il lui faudrait s'entourer de durs.

Dans la note du 24 juillet 1944 qu'il intitule avec des majuscules « LA GUERRE » (547), Alain dit donc du bien de ce fameux général Chauvineau, notamment pour sa thèse d'art militaire selon laquelle « celui qui fait l'offensive est naturellement battu » (548). Et Alain de théoriser la chose.

Faut-il qu'il soit sourd aux bruits du monde pour ne pas savoir qu'à cette date, le 24 juillet 1944, la bataille de Normandie fait rage autour de Caen, c'est l'opération *Spring*, et que ce débarquement allié s'apparente d'un point de vue tactique à une offensive ? Sait-il qu'en soutenant la thèse de Chauvineau en vertu de laquelle *celui qui prend l'initiative de l'offensive est naturellement battu*, il semble dire que l'issue de ce débarquement est d'ores et déjà écrite – et que ce sera un échec ? Je n'ose le croire...

Dans les dernières années de sa vie, Alain fait l'éloge des Américains et d'Eisenhower dont il lit les *Mémoires* en 1949. On y

trouve un éloge de la guerre faite par les Américains comme une entreprise industrielle ; une célébration du caractère invincible de cette armée US qui brille dans l'usage de la raison et du calcul en matière de choses militaires ; une critique de l'état-major français en regard de ce génie américain dans les choses de la guerre ; un bon point donné pour un héroïsme nouveau ; un emballement sur le caractère « prodigieux » des actions de ce chef de guerre sur ses généraux (c'était jadis Hitler qui était « bâti pour faire la leçon aux généraux ») et ses subordonnés ; un exemple pour les guerres modernes à venir ; fermez le ban...

Changement de pied d'Alain sur la soldatesque nazie qui ne supporte pas la comparaison avec les valeureux soldats américains : sous sa plume, les Allemands sont devenus blâmables parce que « leur faiblesse est qu'ils ne savent pas être forts sans être cruels » (676). Où sont passés les soldats valeureux sur leurs motos lancées à vive allure ? *Quid* des parachutistes invincibles avec leurs lance-flammes ? Il eût été bon pour Alain de découvrir, à l'époque où ces soldats sévissaient, qu'ils étaient déjà *cruels*...

Alain ajoute un éloge, il n'est jamais trop tard pour bien faire, du Débarquement qui avait pour nom de code *Overlord* – dont on devrait se souvenir qu'en français cela signifie *suzerain*, ce qui est afficher son projet... Cette stratégie offensive jadis présentée comme mauvaise, selon la jurisprudence Chauvineau, se trouve désormais présentée comme « une chose impossible » (679), dans le sens impensable, et plus forte encore que ce que Napoléon a fait ! N'en jetez plus.

On trouve enfin chez le philosophe cette hypothèse que les Américains « ne voulurent rien conquérir, sinon la paix. Et ils ne firent payer leurs frais gigantesques à personne ! » (680). Deux lignes plus loin, il écrit : « J'achève ici mon Histoire des Temps modernes ». Et on ne lui en voudra pas.

Car cette idée d'une guerre des Américains faite seulement pour la paix est fautive. Précisons d'abord que les Américains ont réussi, propagande cinématographique aidant², à laisser croire qu'ils l'avaient faite seuls. Mais *quid* des Canadiens, des Anglais, des Polonais, des Belges, des Tchèques, des Norvégiens, des Néerlandais, des Australiens, des Néo-Zélandais et des Français ?

Ajoutons à cela qu'après Stalingrad, je l'ai déjà dit, les Soviétiques ont pris l'avantage politique en Europe, ce que les Américains ne

sauraient tolérer. Impossible pour eux, eu égard à la politique impérialiste marxiste-léniniste qui met en péril la propre politique impérialiste américaine, de renoncer à des territoires qui risquent la bolchevisation, donc à brève échéance la soviétisation de l'Europe. Je pose l'hypothèse que le débarquement du 6 juin 1944 est le premier acte de la guerre froide.

On ignore la plupart du temps que le Débarquement avait pour nom de code *Overlord* et, je viens de le dire, que ce mot signifie *suzerain*. On ne peut mieux dire que, dans une logique de vassalisation des territoires libérés, les Américains avaient autre chose en tête que la paix ! Ils eurent le souhait d'une politique qui aurait dû, si le général de Gaulle ne l'avait empêchée, transformer la France en colonie américaine.

Voilà pour quelles raisons, parce que les Soviétiques menacent de bolcheviser militairement l'Europe, parce qu'Adolf Hitler a déclaré la guerre aux États-Unis le 11 décembre 1941, on l'a oublié, et qu'il vaut mieux faire sa guerre chez les autres tant qu'on le peut plutôt que chez soi, parce que le dictateur nazi travaille à des armes de destruction massive (avions à réaction et bombe atomique), les États-Unis envoient leurs *boys* mourir par milliers sur le sable des plages du Débarquement.

Comment les Américains entendaient-ils se faire payer cette opération qu'ils n'ont jamais eu l'intention d'offrir à l'Europe par amour de la Liberté et en souvenir de La Fayette (ça, c'est la légende...) ? Par une politique d'occupation nommée l'AMGOT.

Qu'est-ce que l'AMGOT ? C'est l'acronyme de l'anglais Allied Military Government of Occupied Territories. Derrière ces cinq lettres se cache le projet du salaire qu'entendaient se verser les Américains, sans partager avec les Alliés, pour prix de leurs services rendus, autrement dit, pour la vassalisation de la France.

Les Français qui n'ont jamais su parler anglais auraient dû faire un effort, car l'opération *Overlord*, autrement dit *Suzerain*, je me répète, ne cachait pas le projet de transformer la France en pays conquis. Au contraire : on ne pouvait être plus clair sur ses intentions !

L'administration américaine avait en effet formé des militaires à Charlottesville afin qu'elle soit opérationnelle dès son arrivée en France cette fois-ci occupée par les États-Unis : de l'autre côté de l'Atlantique, on avait battu monnaie, imprimé des billets, prévu le

recyclage des préfets vichystes parce que l'administration américaine était assurée de leur anticommunisme. C'est le général de Gaulle qui fit savoir à l'Oncle Sam qu'il n'en serait pas question. Il n'en fut donc pas question... Mais ceci est une autre histoire.

Précisons enfin que la tactique militaire américaine du tapis de bombes généralisé durant l'été 44 a ravagé toute la région normande et fait des victimes civiles, près de 15 000 morts dans les départements bas-normands. Ce parti pris est aujourd'hui remis en cause d'un point de vue de la pure efficacité militaire : il a détruit des infrastructures privées et publiques ; il a mis des départements et des populations à genoux ; il a nécessité un vaste chantier de reconstruction largement financé, comme c'est étrange, par un plan Marshall qui fut très rentable pour l'économie américaine.

C'est d'ailleurs à partir de cette date, l'immédiat après-guerre et les années cinquante, que la France s'est américanisée pour prix de ce débarquement qu'Alain crut gratuit... Le vieux philosophe concluait son éloge des Américains en affirmant : « Les suites de ce grand changement veulent être méditées » (680). En effet. Sur ce point, il a raison. Mais elles ne l'ont toujours pas été...

1. « On se trompe totalement si l'on veut se servir du *Journal* pour juger de la personne et du philosophe », Thierry Leterre, *Alain. Le premier intellectuel*, Stock, page 473.

2. Qu'on regarde, par exemple, avec un œil critique, *Le Jour le plus long*. Ce film de 1962 montre un John Wayne viril emblématique du conquérant américain faisant face à un Bourvil, maire de Colleville-sur-Orne, débile et dégingandé qui incarne la Résistance, arrive en vélo sur les lieux du Débarquement avec un casque de pompier sur la tête et une bouteille de champagne qu'il débouche sans trouver preneur chez les hommes, les vrais, les durs, les Ricains, qui, eux, font la guerre... En régime d'inculture généralisée, ce film de propagande passe pour une reconstitution historique...

CONCLUSION

« Je n'ai pas erré en politique »

Fin août 1944

Concluons... Ne revenons pas sur ce que ce *Journal* nous permet désormais de savoir d'Alain. À l'aveugle, comme on le dit pour la dégustation d'un grand vin, personne n'aurait pu imaginer que les pages écrites par le philosophe sur les Juifs fauteurs de guerre et les qualités d'Adolf Hitler, sur les belles et bonnes idées de *Mon combat* et le désir qu'échoue le général de Gaulle dans son entreprise de résistance, sur l'impossibilité de s'opposer à la force nazie et l'impertinence du concept d'Occupation, que ces pages, donc, aient pu être écrites par l'auteur des *Propos*... Personne.

Constatons au passage que son journal couvre un spectre temporel assez large pour qu'il ait pu, entre la libération des camps d'extermination, *dont il ne dit mot*, et 1950, date de son interruption, manifester quelques regrets. On n'en trouve aucun. Pire, on le surprend même une fois à dire qu'il n'a pas changé de cap ! Ainsi, fin août 1944, après le débarquement en Provence, la fermeture de la poche de Falaise à Chambois, la fin de la bataille de Normandie, la libération de Paris, *dont il ne dit mot non plus*, il a le culot d'écrire : « Je n'ai pas erré en politique, puisque j'ai tenu jusqu'à maintenant pour *Vigilance* » (551).

Alain estime que, depuis son engagement dans le Comité de vigilance antifasciste en 1934, il n'a pas changé. Dont acte. Faut-il rappeler qu'il y avait, dans la déclaration fondatrice de ce comité, cette phrase : « Nous sommes prêts à tout sacrifier pour empêcher que la France ne soit soumise à un régime d'oppression » et que, sous

l'Occupation dont Alain estime qu'elle n'est qu'un *débordement de peuple*, le pays était soumis à un régime d'oppression et qu'Alain n'en fut pas plus ému que ça ?

Dès lors, une question se pose : *comment Alain a-t-il pu errer à ce point* ? Raymond Aron nous apprend dans *Le Spectateur engagé* que ce Comité « était composé simultanément de disciples d'Alain et de communistes. Les uns étaient pacifistes presque à tout prix, les autres étaient pour l'alliance avec l'Union soviétique à tout prix » (48). Des disciples d'Alain, et d'Alain lui-même donc. La réponse à notre question se trouve dans le mot d'Aron : *presque*. Pour Alain, ce ne fut pas pacifiste presque à tout prix, mais, hélas, pacifiste à tout prix.

Voilà pourquoi on peut l'imaginer de bonne foi quand il dit qu'il est resté fidèle à ses engagements de *Vigilance* tout en ayant écrit et pensé ce que le *Journal* nous apprend qu'il a écrit et pensé. *Alain a erré pour ne pas avoir à errer*. Il y verrait un effet de la négativité hégélienne revue et corrigée par ses soins.

Il ne veut pas la guerre, voilà son credo. Il n'en démordra pas. Hitler arrive au pouvoir ; mais Alain ne veut toujours pas la guerre. Hitler envahit des pays ; mais le pacifiste ne veut toujours pas la guerre. Les nazis occupent la France ; mais le philosophe ne veut toujours pas la guerre. Le drame d'Alain fut qu'il s'engagea dans l'impasse pacifiste et qu'il y alla jusqu'au bout. Il tenait *mordicus* à des principes et cette obstination butée l'a empêché de voir le réel, la réalité et l'Histoire. Pire : elle lui a fait voir une fiction en lieu et place du réel, des châteaux en Espagne à la place des ruines de l'Europe fumante.

Cette position était intenable. La nature radicalement dictatoriale et européenne du national-socialisme aurait dû l'obliger à changer d'avis. Alain ne voulut pas changer d'avis. Dès lors, par fidélité à son pacifisme, il fut infidèle à son antifascisme. Il a préféré la paix et, en préférant la paix, il a eu la guerre.

Pour vivre avec cette contradiction, il ne lui restait plus que la dénégation. Voilà pourquoi les silences de ce *Journal* parlent pour lui – mais pas en sa faveur. Du moins ils parlent en faveur de sa persistance dans l'erreur. Il lit les journaux, on l'a vu. Il parle avec ses amis de la situation politique. On le sait.

Pourquoi dès lors ne trouve-t-on aucune trace dans son *Journal* de ce qui fait le noyau dur de cette Deuxième Guerre mondiale : la

montée des périls fascistes en Europe ; le régime dictatorial de Hitler ; la militarisation de la société allemande sous le joug nazi ; la persécution des Juifs d'Europe – à défaut de leur extermination dont on peut supposer, soyons magnanime, qu'il l'ignorait jusqu'à la libération des camps, mais le journal se poursuit cinq années après la découverte du génocide et il n'a pas un mot pour les millions de morts et les déportés... ; la défaite, la débâcle et l'exode ; la poignée de main de Montoire et l'Armistice ; la nature criminelle du régime de Vichy ; les lois antisémites promulguées par Pétain ; la franche politique de collaboration ; les exactions de la Milice ; la construction d'un fascisme français ; le sens de la victoire des Soviétiques à Stalingrad – sur ces sujets, rien du tout... Le pacifiste a détruit en lui l'antifasciste. Il a choisi de soutenir les fascismes en expliquant qu'on n'y pouvait résister.

Ceux qui ont dit « Plus jamais ça » en quittant le champ de bataille le 11 novembre 1918 ont été nombreux. Alain en faisait partie. Il faut lire l'excellent livre de Simon Epstein, *Les Dreyfusards sous l'Occupation*, pour mesurer l'étendue des dégâts et le très grand nombre de gens de gauche qui, par pacifisme, ont souscrit à la Collaboration. La gauche, grande pourvoyeuse de résistants et la droite de collaborateurs : voilà une autre fiction qui mériterait démontage...

Ces pacifistes ont voulu la paix à tout prix, fût-ce au prix de la collaboration. Certes, il y eut des degrés dans la collaboration, des plus passifs aux plus actifs. Il faut convenir, hélas, qu'Alain fut de ces derniers. Et il n'y a pas que le *Journal*, ce qu'il a dit, qui témoigne contre lui, il y également ce qu'il a fait...

On pourra toujours dire, et on le dit souvent, que ce *Journal* n'était pas destiné à la publication¹ – ce qui permet de dire qu'il ne fait pas partie de l'œuvre. Allons jusqu'à en accepter l'augure. Voyons ce qui a été publié, car publier est l'une des modalités du faire, c'est un acte. Dans une revue intitulée *Libre Propos*, toute à sa main, il répond à ses amis de gauche qui estiment qu'il est étonnamment silencieux sur l'arrivée de Hitler au pouvoir. Que leur dit-il ?

Ceci : « J'ai peu réagi à la crise [sic] hitlérienne. Les choses éloignées ne me remuent guère. Depuis que je suis au monde, on m'a montré l'Allemagne comme un être allégorique... Qui menaçait, qui rusait, qui mentait, qui torturait, qui se gorgeait de bière et de

refrains. Je n'ai rien cru de tout cela, et je souhaite que nos dirigeants se délivrent de ces fantômes. Au rebours, dans chaque Allemand que j'ai vu, j'ai promptement reconnu l'homme. Non pas tout bon ; il n'est point d'homme tout bon, mais encore suffisant pour un rapport de société. » Nous sommes le 25 juin 1933.

Traduit en langage direct : le nazisme au pouvoir, ça n'est rien d'autre qu'une simple crise ; l'Allemagne, c'est bien loin ; on dit depuis toujours que ses habitants sont des tortionnaires, ça continue avec les allégations du moment, or ce sont des allégories auxquelles il ne *croit* pas ; nos gouvernements devraient comme lui ne pas souscrire à ces balivernes ; enfin, tous les Allemands qu'il a vus étaient des êtres sociaux comme tout le monde et pourquoi imaginer que ceux d'aujourd'hui auraient cessé de l'être ? On pourrait même ajouter dans ce même esprit : et Hitler lui-même n'aimait-il pas les animaux ?

Quand la France déclare la guerre à l'Allemagne, le 3 septembre 1939, Louis Lecoin rédige un tract diffusé à 100 000 exemplaires intitulé « Paix immédiate ! » qu'il fait signer à un certain nombre d'acteurs de la gauche pacifiste. Lecoin fait le tour de la France en voiture pour récupérer des signatures et il passe par le Pouldu, en Bretagne, où se trouve Alain – qui signe. Lecoin écrit dans *De prison en prison* : Alain est « très gentil, très simple. Il consentit tout de suite à être des nôtres ». Le 29 septembre 1939, le militant pacifiste est arrêté et incarcéré pour défaitisme.

Les signataires sont alors interrogés par un magistrat. Parce qu'il est malade et hospitalisé, le juge vient questionner le philosophe dans sa chambre de soin. Ils sont un certain nombre, dont Alain, à dire qu'ils n'approuvaient pas ce texte. Lecoin précise : « En tout, ils furent six ou sept à se déshonorer aussi vilement, dans la crainte de la prison, eux, qui, du haut de la tribune ou par la plume, firent cent fois le don de leur personne à la cause de la paix ! » La ligne de défense de ces signataires est qu'ils avaient acquiescé à un document dans lequel une phrase ne se trouvait pas... Les défenseurs d'Alain campent toujours aujourd'hui sur cette position.

Lecoin donne pourtant des détails – il faut alors aux thuriféraires attaquer les intentions de Lecoin pour éviter de parler de ce que leur héros a fait, puis dit au juge. Lisons Lecoin : « Alain se plaindra que j'ai osé l'appeler camarade ! Et il soutiendra à son tour que la phrase incriminée fut ajoutée après coup. Qu'il ne se souvenait pas l'avoir lue

en tout cas. Ce juge insistera. “Je ne l’ai sûrement pas lue.” On appellera sa gouvernante. Le juge, tirant de sa serviette *le manuscrit qu’elle corrigea sous la dictée d’Alain* [MO : c’est moi qui souligne], lui demandera si elle en convenait. “Oui !” Se tournant ensuite vers Alain, lui plaçant le feuillet sous le nez, le juge lui fera *relire*, à sa grande confusion, le fameux paragraphe. C’était assurément, un éminent philosophe, M. Alain, mais, aussi, un malhonnête homme à l’occasion » (186-187)².

Plus tard, en 1940, lorsque la revue de la NRF reprend avec à sa tête le collaborateur notoire qu’était Drieu la Rochelle (il avait à cette époque déjà publié *Socialisme fasciste*), Alain ne voit rien à redire au fait de lui donner des articles pendant deux années – dont un... sur la frivolité ! Dans *Un allemand à Paris*, Gerhard Heller écrit : « Gallimard, c’est la maison de toute la grande littérature française des dernières décennies et sous l’autorité de M. Drieu la Rochelle, cela va devenir le pivot de la collaboration intellectuelle franco-allemande » (45-46). Alain en fut...

Dans *Un paradoxe français. Antiracistes dans la Collaboration, antisémites dans la Résistance* de Simon Epstein, on peut lire qu’en 1943 Alain a adhéré à la Ligue de la pensée française, une structure de gauche franchement collaboratrice créée par son disciple René Château, normalien, agrégé de philosophie, député radical-socialiste, laïc, franc-maçon au Grand Orient de France, membre du Comité central de la Ligue des droits de l’Homme et du Comité de vigilance des intellectuels antifascistes. Dans *Génération intellectuelle*, Jean-François Sirinelli dit que non. Mais ce que le *Journal* nous apprend d’Alain rend crédible l’information, sinon d’une adhésion, du moins d’un compagnonnage.

D’autant qu’après guerre, René Château, qui fut arrêté le 30 août 1944 par les FTP pour collaboration, publie en 1947 une *Introduction à la politique : cours d’initiation sociale, civique et humaine* aux éditions Chateaubriand. Il demande une préface à Alain – qui la lui donne... L’année suivante, Château publie sous son vrai nom, Jean-Pierre Abel, ce qui ne manque pas de sel, *L’Âge de Caïn*, dans lequel il fustige ce qu’il considère comme les atrocités commises par les résistants...

Quatre ans après la fin de la guerre, en 1949, le 9 octobre, deux ans après la préface donnée à l’ami collaborateur, fort opportunément converti au philosémitisme et à l’américanophilie, Alain consacre un

texte à sa lecture de *Musique et politique* écrit par Mlle Geismar, secrétaire du chef d'orchestre Wilhelm Furtwängler. Ce livre raconte la vie du grand chef sous le régime nazi : il s'offusque des « intrigues » (673) ourdies par les nazis contre les solistes juifs, il fait l'éloge des musiciens « qui furent tous admirables » (*ibid*) en s'opposant à ce que je nommerais plutôt pour ma part des *persécutions* que des intrigues... Alain écrit alors qu'il n'a pas encore fini le livre. Il en est au point où Furtwängler et sa secrétaire vivent aux États-Unis « où ils trouvent encore des tas d'espions qui s'efforcent d'empêcher les Juifs de jouer dans les orchestres de New York, de Philadelphie, etc. » Voici son commentaire : « Quelle puissance de la haine » (*ibid*). Il conclut sur la grandeur des États-Unis dont les droits de l'Homme et les lois empêchent l'antisémitisme. Il s'offense quand « le moindre alto juif est persécuté par téléphone : "Comment vous êtes encore ici ! Allez-vous-en. Nous vous chasserons, etc." Ce genre de persécution affole » (674). Enfin il rend hommage à l'Angleterre qui a vaincu Hitler « bien près de réussir » (*ibid*). Et puis ce mot, ce seul mot, cet unique mot qui pourrait presque passer pour le seul dont soit capable ce grand orgueilleux : « Maintenant [*sic*] je comprends l'Angleterre. Et je tiens pour les *droits de l'homme* ; cela suffit » (*ibid*). Cela suffit ? Probablement pour lui, car peut-être est-ce trop peu pour le tant qu'il y eut en sens inverse. Il n'y aura jamais aucun franc regret...

Voilà, c'est fini. La lecture de ce *Journal* donne la nausée. Mais il renseigne aussi sur ce qui fait un homme. Il témoigne qu'un penseur, c'est toujours une seule idée à laquelle l'homme, la vie et l'œuvre tâchent de rester fidèles. Nietzsche dirait : question d'idiosyncrasie. On ne se refait pas. « Le corps est la grande Raison », écrivait-il dans *Ainsi parlait Zarathoustra*.

Pour Albert Camus, par exemple, cette idée unique, c'était une leçon héritée de son père qu'il n'avait pas connu mais dont il avait appris que, d'abord favorable à la peine de mort, il avait assisté à une exécution capitale et en était revenu écœuré, prostré sur son lit, puis vomissant. Camus est devenu ce philosophe qui, dans toute sa vie d'homme et de penseur, d'écrivain et de militant, a poussé jusqu'au bout les conséquences de cette idée paternelle qu'il *n'y a aucune justification à la peine de mort* – que celle-ci prenne la forme de la guillotine ou du goulag, du camp nazi ou de la bombe atomique, du terrorisme du FLN ou de la torture de l'armée française. Sa vie fut

droite parce que conforme à cette fidélité.

Alain est lui aussi parti d'une expérience existentielle : celle de la Première Guerre mondiale. Il l'a connue physiquement. Il suffit de lire ses *Souvenirs de guerre* pour comprendre qu'il n'en parlait pas par ouï-dire. Engagé volontaire à l'âge de quarante-six ans, brigadier dans le 3^e régiment d'artillerie, blessé par un accident dans un convoi qui menait des munitions au front à Verdun, réaffecté dans la météorologie, puis la téléphonie, avant d'être démobilisé le 14 octobre 1917, il savait de quoi il parlait. Il pouvait donc bien dire, lui aussi : *plus jamais ça* en souhaitant que ce fût *la der des ders* – la dernière des dernières guerres...

Cette colonne vertébrale charpente tout d'une vie intellectuelle, spirituelle, philosophique, existentielle donc. Il est incontestable qu'Alain construit sa vie politique sur cet axiome – comme Sartre construisit la sienne sur la haine du bourgeois qu'était l'homme qui lui vola sa mère lors de son remariage, qu'on lise ou relise *Les Mots*. Ce genre de feu ontologique qui consume chacun se trouve d'ailleurs décortiqué dans *L'Être et le Néant* sous la rubrique du « projet existentiel ».

Quand le réel ne se plie pas à l'ordre de l'imaginaire induit par ce projet existentiel, il y a deux solutions : soit on fait son deuil de cette promesse qu'on s'était faite, mais on passe à ses propres yeux pour un traître, la vie perd alors son sens ; soit on entre dans un processus de dénégation du réel pour continuer à vivre avec soi-même, mais cette fois-ci, en compagnie de chimères. C'est la solution d'Alain.

Voilà pourquoi tout ce qui met en péril son choix original est absent de ce *Journal*. Ce qui n'est pas dit n'existe pas ; et seul ce qui est dit existe. Dès lors, Alain rêve, il vit à l'aise et confortable dans un monde d'idées dans lequel, par exemple, il suffirait d'inventer des gaz qui grimpent jusqu'aux avions pour arrêter la guerre, cette guerre, certes, mais aussi toutes les guerres, tant qu'à faire ! Ou bien cette autre idée désarmante d'ingénuité qui consisterait à rencontrer Hitler en personne pour obtenir de lui que, par humanité, il s'engage à ne pas bombarder les villes...

Ce qu'il dit de *Mon combat* et d'Adolf Hitler dépasse l'entendement et déborde la raison ; son antisémitisme viscéral que n'ébranle pas la politique antisémite de Vichy s'avère une abjection ; sa légitimation du renoncement à toute résistance, donc sa condamnation de

l'entreprise du général de Gaulle et son souhait de voir les Allemands gagner, sont des scandales purs et simples ; son analyse de l'Occupation comme d'une situation pas si déshonorante que cela est une abomination ; son consentement de philosophe donné aux analyses raciales de Gobineau est méprisable ; sa fascination pour la force brutale des soldats nazis fanatisés et motorisés est pitoyable ; la préface qu'il écrit deux ans après la fin de la guerre pour le livre d'un ancien collaborateur est indigne ; et son silence sur tout cela, l'absence de repentir avec un seul mot, tout bonnement à vomir³.

Alain n'eut pas à se déjuger, il fut jusqu'au bout un pacifiste qui a préféré tout à la guerre. Mais ce tout allait hélas de pair avec une vie méprisable. Tout en lui a illustré la thèse de cet autre pacifiste que fut Bertrand Russell, qui disait : « Pas un seul des maux qu'on prétend éviter par la guerre n'est un mal aussi grand que la guerre elle-même. » Si, bien sûr, il existe des maux bien plus grands que ceux de la guerre : ceux qui sont liés au déshonneur. Alain eut le déshonneur – et la guerre.

Ces années 1937 à 1950 furent le solstice d'hiver d'Alain, sa nuit la plus longue. On peut épouser Alain jusque-là, et il faut alors une forte dose de mauvaise foi, de rouerie, d'habileté sophistique pour l'exercice⁴ ; on peut aussi constater qu'il a été ce qu'il a été pour en tirer une leçon qu'il nous donne à son corps défendant : le pacifisme n'est défendable que tant que la guerre n'est pas nécessaire.

1. Thierry Leterre, parlant du *Journal* : « Ce sont des considérations privées que nous donnons à voir et elles n'autoriseraient un jugement négatif que s'il n'y avait pas en face d'elles des actes d'amitié claire, des déclarations publiques qui ne le sont pas moins, des engagements politiques antifascistes insoupçonnables », *op. cit.*, page 484. Allons donc voir du côté des actes...

2. Dans le *Bulletin de l'Association des amis d'Alain*, Georges Pascal publie un petit texte intitulé *L'Affaire du tract « Paix immédiate »* (septembre 1939) dans lequel il fournit les éléments de langage des alinistes sur cette question. Georges Pascal répond à un texte de Michel Ragon paru dans *Le Magazine littéraire* (no 378, juin-juillet 1999). Ragon rapporte les faits et conclut : « Une fois de plus, deux intellectuels donneurs de leçons se révélaient de bien piètres individus. » Georges Pascal argue que c'est la théorie de Lecoin, qu'il a bien connu, mais qu'il lui aurait dit que le tract paru n'était pas exactement le tract approuvé. Quoi qu'il en soit, on ne peut pinailler sur la lettre d'un texte pacifiste quand on souscrit à son esprit. Pascal écrit : « On ne connaît pas le texte qu'Alain était prêt à signer, mais la phrase appelant les armées à déposer les armes (alors que la guerre était déclarée depuis le 3 septembre) n'y figurait certainement (sic) pas : elle était contraire à la position qu'Alain avait toujours soutenue sans ambiguïté. » Georges Pascal se montre capable d'une incroyable performance intellectuelle qui consiste à ignorer ce qu'un texte contient tout en sachant « certainement » ce qui ne s'y trouve pas... Ajoutons qu'on ne trouverait aucune phrase du *Journal* pour valider la thèse de Georges Pascal mais que, hélas, on en trouve plein pour appuyer celle de Lecoin : Alain voulait, qu'on s'en souvienne, la victoire des Allemands, pas celle du général de Gaulle, au nom d'une paix européenne – sous le joug nazi...

Par ailleurs, si Georges Pascal précise sur cette affaire qu'« on ne connaît pas le texte qu'Alain était prêt à signer » (no 90, décembre 2000, page 68), que les alinistes se rassurent : Alain, lui, le connaissait, et sa « gouvernante » également, puisque le juge le leur a fait relire et qu'au cours de cet exercice fatal il en obtint « une grande confusion » de la part du philosophe, nous dit Lecoin...

Georges Pascal va jusqu'à émettre l'hypothèse que, s'il avait été valide, Alain se serait engagé pour faire la guerre contre Hitler. La lecture du *Journal*, qu'il cite pourtant, montre tout le contraire !

3. Thierry Leterre estime qu'Alain « s'est approché dangereusement d'un précipice où il n'est pas tombé », *op. cit.*, page 483. Qui dit mieux ?

4. Ce qui ne cesse d'être drôle, c'est que le même universitaire puisse écrire au détour d'un commentaire du *Journal* que « la justification est en effet un travail pénible quand elle se heurte à la mauvaise foi. Elle est d'autant plus difficile lorsqu'on se heurte à la volonté inquisitoriale de mener un procès à charge, sous couvert de la volonté de comprendre les tourments d'une époque », *op. cit.*, page 469. Car la « mauvaise foi », la « volonté inquisitoriale », le « procès à charge » sont bien sûr du côté de ceux qui lisent ce qu'il y a à lire et comprennent ce qu'il y a à comprendre. À la date du 24 juin 1938, Alain n'écrivait-il pas clairement : « Le *Journal* doit me peindre » ? Sur ce point, il aurait pu être rassuré : son journal l'a bien peint. Hélas pour lui.

Bibliographie

Chartier, Émile, dit Alain

Journal inédit, Éditions des Équateurs, 2018.

Propos : 1906–1936 (deux volumes) Gallimard, 1956, 1973.

Les Arts et les Dieux, Gallimard, 1958.

Les Passions et la Sagesse, Gallimard, 1960.

Leterre, Thierry, Alain. *Le premier intellectuel*, Stock, 2006.

Pascal, Georges, « De quelques malentendus concernant Alain et la dernière guerre », in *Bulletin de l'Association des Amis d'Alain*, n° 90, décembre 2000.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction - « Écrire mon journal, est-ce raisonnable ? »

1 - « Je voudrais bien, pour ma part [sic] être débarrassé de l'antisémitisme, mais je n'y arrive point »

2 - « Pour moi, j'espère que l'Allemand vaincra ; car il ne faut pas que le genre de Gaulle l'emporte chez nous »

3 - « On verra peut-être si, les Juifs éliminés de tout pouvoir, les choses vont mieux »

4 - « Il faut négocier »

5 - « La fameuse occupation de la France n'est pas une invasion »

Conclusion - « Je n'ai pas erré en politique »

Bibliographie

Sommaire

1. Couverture
2. Titre
3. Du même auteur aux Éditions de l'Observatoire
4. Copyright
5. Introduction - « Écrire mon journal, est-ce raisonnable ? »
6. 1 - « Je voudrais bien, pour ma part [sic] être débarrassé de l'antisémitisme, mais je n'y arrive point »
7. 2 - « Pour moi, j'espère que l'Allemand vaincra ; car il ne faut pas que le genre de Gaulle l'emporte chez nous »
8. 3 - « On verra peut-être si, les Juifs éliminés de tout pouvoir, les choses vont mieux »
9. 4 - « Il faut négocier »
10. 5 - « La fameuse occupation de la France n'est pas une invasion »
11. Conclusion - « Je n'ai pas erré en politique »
12. Bibliographie
13. Table des matières

Pagination de l'édition papier

1. 1
2. 2
3. 9
4. 11
5. 12
6. 13
7. 14

8. [15](#)
9. [16](#)
10. [17](#)
11. [18](#)
12. [19](#)
13. [20](#)
14. [21](#)
15. [22](#)
16. [23](#)
17. [24](#)
18. [25](#)
19. [26](#)
20. [27](#)
21. [28](#)
22. [29](#)
23. [31](#)
24. [32](#)
25. [33](#)
26. [34](#)
27. [35](#)
28. [36](#)
29. [37](#)
30. [38](#)
31. [39](#)
32. [40](#)
33. [41](#)
34. [43](#)
35. [44](#)
36. [45](#)
37. [46](#)
38. [47](#)
39. [48](#)
40. [49](#)
41. [50](#)

- 42. [51](#)
- 43. [52](#)
- 44. [53](#)
- 45. [55](#)
- 46. [56](#)
- 47. [57](#)
- 48. [58](#)
- 49. [59](#)
- 50. [60](#)
- 51. [61](#)
- 52. [62](#)
- 53. [63](#)
- 54. [64](#)
- 55. [65](#)
- 56. [66](#)
- 57. [67](#)
- 58. [69](#)
- 59. [70](#)
- 60. [71](#)
- 61. [72](#)
- 62. [73](#)
- 63. [74](#)
- 64. [75](#)
- 65. [76](#)
- 66. [77](#)
- 67. [78](#)
- 68. [79](#)
- 69. [81](#)
- 70. [82](#)
- 71. [83](#)
- 72. [84](#)
- 73. [85](#)
- 74. [86](#)
- 75. [87](#)

76.	88
77.	89
78.	90
79.	91
80.	92
81.	93
82.	94
83.	95
84.	96
85.	97

Guide

1. [Couverture](#)
2. [Page de titre](#)
3. [Début du contenu](#)
4. [Bibliographie](#)
5. [TABLE DES MATIÈRES](#)